

7557  
10025

LES  
**NÉHÉMITES**  
OU  
**L'EXPULSION, L'EXIL ET LE RETOUR**  
**DES VAUDOIS DANS LEUR PATRIE,**

DE 1686 A 1690.

PAR

**ALEXIS MUSTON,**  
des Vallées Vaudoises.



PARIS

IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,  
RUE SAINT-BENOIT, 7.

LIBRAIRIE, RUE TRONCHET, 2.

—  
1850.

## CHAPITRE PREMIER.

# DÉBUT DE LA QUATRIÈME PERSÉCUTION

### GÉNÉRALE DANS LES VALLÉES.

(1686, de janvier à la fin d'avril.)

SOURCES ET AUTORITÉS. — *Hist. de la perséc. des vallées de Piémont; contenant ce qui s'est passé dans la dissipation des Eglises et des habitants de ces vallées, arrivé en l'an 1686.* Rotterdam. M.D.CLXXXIX in-4o de 36 p. Il existe une traduction allemande de cet ouvrage, imprimée en 1699; un vol. in-18 de 153 p. sous ce titre : *Hist. de la perséc. vaudoise dans le Piémont.* (Bibl. de Berne.) — Un autre ouvrage en allemand, sur ce sujet, est intitulé : *Le palaijer de la vérité chrétienne, c'est-à-dire les persécutions des protestants et des Vaudois.* Nuremberg, 1690. — *Hist. de la négociation des ambassadeurs envoyés au duc de Savoie par les cantons évangéliques (de la Suisse), l'année 1686.* Imprimé en 1690. Un vol. in-32, de 172 p. — *Le feu de la reconnaissance et de la joie, pour la glorieuse victoire remportée sur les hérétiques vaudois, dans les vallées de Lucerna, par S. A. R. Victor Amédée II, duc de Savoie, prince de Piémont, roy de Chypre, donné dans la ville de Rumilly par le comte de Saint-Joyre, etc... le 14 mai 1686, jour de la naissance de sadite A. R. Chambéry 1686.* Sans pagination. — *Rélation de la guerre contre les religionnaires nommés Barbeta.* (Citée dans le premier des ouvrages ci-indiqués, p. 15.) C'est un opuscule que je n'ai pu me procurer; peut-être son titre n'indique-t-il que l'ouvrage suivant : *Rélation de la guerre de 1686, contre ceux des Vallées etc...* in-4o de 8 p., sans lieu d'impression, A la fin se trouve *Suite de la relation de la défaite des sujets rebelles de S. A. R., etc.* — D'entre les ouvrages récents, il en est un qui se rapporte spécialement à ce sujet : *The exiles of Lucerna or the sufferings of the Waldenses, during the persecution of 1686.* Edinburgh 1841, in-8o de

195 p. avec des lithographies à deux teintes, représentant divers sites des vallées vaudoises.

Les *Archives de la cour de Turin* sont très riches en documents sur cette époque, ainsi que les *Archives de la cour des comptes*. Il existe aussi des manuscrits et mémoires particuliers, parmi lesquels on doit distinguer les *Memorie di me. Bartolomeo Salvajot, di 1686 al 1688*. — Enfin, *Archives diplomatiques de la France*; correspondance de Louis XIV, avec le marquis d'Arcy, son ambassadeur à Turin. (Communic. de M. Guizot). Voir les pièces du chap. précédent.

Le jeudi 31 janvier 1686, parut l'édit fatal qui causa tant de malheurs dans les Vallées, et put faire croire, pendant quelques années, à la disparition complète de l'Eglise vaudoise. Cette pièce est trop importante pour ne pas la faire connaître dans toute son étendue (1).

« L'hérésie, y est-il dit, est passée du centre de la vallée de Luserne jusques au cœur du Piémont. Nos ancêtres ont souvent entrepris de l'extirper; mais, par suite des secours que les religionnaires ont reçus des pays étrangers, le saint ouvrage de leur retour à l'Eglise Romaine n'a pu être achevé, et puisqu'à présent la principale raison que l'on avait de les tolérer vient de disparaître, par le zèle et par

(1) Cet édit a été publié en substance dans l'*Hist. de la négociation de 1686*. (Genève 1690, in-82). Il se trouve en entier dans les *Archives de la cour des comptes* de Turin, *Regio controrollo, Finanze*, de 1678 in 1687; no 165, fol. 224. Verso. — Je crois qu'il manque dans les grandes collections de Borelli et de Duboin.

la piété du glorieux monarque de France, qui a ramené à la véritable foi les hérétiques voisins des vallées vaudoises, nous estimons qu'il pourrait nous accuser d'ingratitude pour ses grâces signalées, dont nous jouissons encore, si nous laissons échapper l'occasion d'exécuter cet important dessein, suivant l'intention qu'en ont toujours eue nos glorieux prédécesseurs. »

Tel est le résumé succinct, mais fidèle, des préliminaires de l'édit.

Ces paroles pouvaient être habiles au point de vue politique; mais lorsque l'on se rappelle le langage plein de hauteur que Louis XIV avait tenu à Victor-Amédée pour l'obliger à détruire ses plus fidèles sujets, on ne peut s'empêcher de trouver chez ce dernier bien peu de dignité, quand il donne ainsi le nom de *grâces signalées* au honteux vasselage que lui faisait subir la France. Voici maintenant le dispositif de l'édit qui s'annonçait d'une manière si étrange.

« Par les motifs précédents et par d'autres pressantes raisons (1), nous avons, de notre pleine autorité,

(1) Le duc sentait que celles qu'il venait d'indiquer n'étaient pas suffisantes; mais peut-on baser des mesures aussi cruelles sur des raisons qu'on ne dit pas? Tel est du reste le fatal dilemme de la tyrannie toujours suspendue entre ces deux termes: le servilisme et l'oppression.

certaine science, bon plaisir, et puissance absolue, arrêté ce qui suit :

I. Les Vaudois auront à cesser immédiatement et pour toujours tous les exercices de leur religion.

II. Il leur est défendu de former des réunions religieuses, sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens.

III. Tous leurs anciens privilèges sont abolis (1).

IV. Tous les temples, lieux de prières, édifices consacrés au culte doivent être rasés.

V. Tous les pasteurs et les maîtres d'école des vallées seront tenus d'embrasser le catholicisme ou de quitter le pays dans l'espace de quinze jours, sous peine de la vie et de la confiscation de leurs biens.

VI. Tous les enfants nés et à naître de parents protestants seront forcément élevés catholiques.

En conséquence, les parents auxquels naîtra un enfant, devront, dans les huit jours qui suivront sa naissance, le présenter au curé de leur paroisse, sous peine, pour la mère, d'être publiquement battue de verges; et pour le père, de cinq ans de galères.

(1) On doit se rappeler que Victor-Amédée avait solennellement ratifié ces mêmes privilèges le 4 décembre 1681; et se jouer ainsi du droit et du sang des humains, le papisme l'appelait une *sainte pitié!*

VII. Les pasteurs vaudois qui abjurèrent la doctrine qu'ils ont prêchée jusqu'ici, recevront une pension d'un tiers plus forte que celle dont ils jouissaient auparavant. La moitié de cette rente sera réversible à leur veuve.

VIII. Il est ordonné à tous les étrangers protestants, établis en Piémont, de se catholiciser ou de partir, dans l'espace de quinze jours.

IX. Par un acte spécial de sa haute et paternelle clémence, le souverain leur permettra de vendre dans cet intervalle les biens qu'ils auraient acquis en Piémont, pourvu que ce ne soit qu'à des acquéreurs catholiques.

Il faut se rapporter à cette époque si éloignée de nous, pour ne pas voir, dans ces prétentions à la clémence, un langage dérisoire et cruel, par lequel la tyrannie aggravait ses révoltantes injustices. — L'Etat, c'est moi ! disaient alors les souverains ; l'Etat, c'est nous ! s'écrient aujourd'hui les peuples. — Puis-je la main de Dieu leur aider jusqu'au bout à s'affranchir ! — Mais, dit la Bible, ce n'est que si Christ vous affranchit que vous serez véritablement libres : — or, aussi longtemps que l'esprit du papisme, luttant contre la Bible, fera peser son joug d'énervement

sadeur de France, du nonce et de la Propagande ne laissaient point de repos au duc; les délais qu'il avait accordés aux Vaudois étaient près d'expirer. Cette ardeur persécutrice, qui semblait s'être alors emparée de l'esprit public, comme une sorte de vertige, avait déjà poussé quelques petits corps de volontaires catholiques à commencer les hostilités contre les habitants des Vallées. Les troupes françaises, cantonnées à Pignerol, attendaient le signal avec impatience. « On ne parle ici que de tout exterminer et de tout détruire; de faire pendre les grands et les petits, » écrivait de Pignerol un officier français, peu de jours avant cette époque (1).

Dans ces rencontres partielles, les montagnards avaient eu l'avantage. Mais il se trouvait des traitres parmi eux; un réfugié français, nommé Desmoulin, faisait connaître journellement au commandant de La Tour (2) les plans et les dispositions de ceux qui lui avaient donné asile. « Ils sont fort impatients d'en venir aux mains, » écrit-il à la date du 4 mars. « Les prisonniers du Villar ont été amenés partie à Bobi et partie à Angrogne (3). — On fait état

(1) La lettre est datée du 26 janvier. — Archives de Berne, onglet D.

(2) C'était le major Vercelli. Les lettres de l'espion sont aux *Arch. de Turin*.

(3) L'existence des prisonniers prouve que l'on s'était déjà battu.

de trois mille combattants, et l'on attend beaucoup d'étrangers. »

Pour augmenter leur force par une puissante organisation militaire, les Vaudois coordonnèrent les instructions que Janavel leur avait envoyées, en une sorte de discipline dont voici les principales dispositions (1):

Article IV. — Il est défendu, sous peines rigoureuses, de s'injurier les uns les autres, de blasphémer le saint nom de Dieu et d'insulter l'ennemi par des paroles outrageantes ou des cris inutiles.

Art. V. — La débauche, le larcin, et autres semblables actions contraires à la loi de Dieu sont sévèrement défendues. (Le conseil de guerre était juge des peines encourues et de leur application.)

Art. IX. — On aura soin de prendre garde à ceux qui seront lâches dans le combat, ou qui ne voudront pas obéir à leurs officiers, afin qu'ils soient châtiés selon leur désobéissance.

(1) Voici le titre exact de cette pièce : *Règlement à observer dans le corps de garde et généralement dans tous les exercices et fonctions de la guerre faite contre ceux des vallées du Piémont au sujet de leur religion*. Cette expression *ceux des vallées*, semblerait faire supposer que ce règlement, qui reproduit toutes les instructions de Janavel, a été composé hors des Vallées et probablement par Janavel lui-même. La date précise ne peut être indiquée.



Art. XIII. — Personne ne tirera de coups de fusil sans nécessité, pour épargner les munitions.

Art. XIV. — Les soldats entre lesquels s'élèvera quelque sujet de dispute devront se rendre devant leurs officiers et s'en rapporter à leur décision.

Art. XV. Chaque officier sera obligé de répondre, devant le conseil de guerre, de ses soldats.

Art. XX. — Les femmes et les filles se tiendront sur les lieux de combat pour emporter les malades et les blessés, ainsi que pour rouler des pierres quand il sera besoin.

Il est dit, en outre, qu'on établira des signaux pour s'avertir mutuellement. — Les frondes et les faux sont mises au nombre des armes recommandées. — Tous les soldats doivent se réunir, une heure avant le jour, pour assister en armes à la prière du matin.

La simplicité presque naïve de ces dispositions met en saillie le caractère mâle et religieux de ce peuple des Alpes; la courageuse ferveur des sentiments qui y respirent rappelle bien le héros de Rora, Janavel, qui savait unir la calme intrépidité du guerrier à l'austère humilité du chrétien.

La préoccupation rigide du devoir et le sentiment

profond des misères de l'homme éclatent surtout dans ces quelques lignes, mises en tête du règlement.

« Puisque la guerre que l'on intente contre nous  
« est un effet de la haine contre notre religion, et que  
« nos péchés en sont la cause, il faut que chacun  
« s'amende, et que les officiers aient soin de faire lire  
« de bons livres, dans les corps de garde, à ceux qui  
« demeurent en repos, et de faire faire la prière soir  
« et matin, selon qu'il est dit à la fin de ces articles. »

N'est-il pas remarquable de voir la lecture des bons livres, la prière, la réserve et la modération, mises à l'ordre du jour dans une armée près de combattre ?

L'oraison quotidienne qui devait être prononcée matin et soir, dans le camp des Vaudois, est pleine aussi d'une foi humble et courageuse, telle qu'il convient à des gens dont le plus sûr recours est dans le bras de Dieu.

Nous la ferons connaître lorsque la suite des événements nous conduira dans les camps héroïques de l'Israël des Alpes.

Mais avant d'en venir aux mains, les Vaudois voulaient épuiser tous les moyens de conciliation. Déjà cernés par les troupes duciales et françaises, ils igno-

raient que la Suisse eût envoyé des ambassadeurs pour défendre leur cause. Ces ambassadeurs eux-mêmes, n'ayant pu aborder Victor-Amédée, rédigèrent un mémoire plein de force, dans lequel, rappelant au jeune prince les édits qui garantissaient aux Vaudois la liberté de conscience, ils lui représentaient que la fidélité aux traités constitue la force des Etats et peut seule assurer leur repos ; que s'il n'était plus permis de compter sur la parole des rois, les princes protestants pourraient traiter leurs sujets catholiques comme il traitait lui-même ses sujets protestants ; et que sa propre gloire, l'humanité, la justice, la prospérité du Piémont, étaient intéressées à ce qu'il ne se fît pas lui-même le destructeur et le bourreau d'un peuple fidèle, dont il devait être le protecteur, auquel il avait promis de servir de père.

Le marquis de Saint-Thomas, l'un des ministres du duc de Savoie, fut chargé de répondre à ce mémoire.

— Les habitants des Vallées, dit-il aux ambassadeurs, se sont rendus coupables d'avoir pris les armes contre leur souverain et ne peuvent plus être protégés par les édits que vous invoquez.

— Les Vaudois n'ont pris les armes que lorsqu'ils se sont vus attaqués, et, à cet égard, c'est Son Al-

tesse elle-même qui a manqué la première à ses engagements, répondirent les ambassadeurs.

— D'autres engagements puissants avec le roi de France nous ont dicté notre conduite, reprenait le ministre.

— Ne dites donc pas alors que les Vaudois sont coupables, et cessez de les persécuter.

— Les choses sont trop avancées maintenant pour que l'on puisse reculer. Cependant, ajouta le marquis de Saint-Thomas, si les Vaudois veulent sauver les apparences et se conformer extérieurement aux dispositions de l'édit du 31 janvier, les choses pourront peut-être s'arranger.

Ces termes étaient trop vagues ; en les acceptant, les Vaudois se fussent placés dans une position tout aussi incertaine et beaucoup moins honorable. Les ambassadeurs en jugèrent ainsi et repoussèrent avec dignité cette ouverture de temporisation et de faux semblants.

D'ailleurs, quelle assurance aurait-on eue que cette parole, cette espérance donnée sans garantie, n'eût pas été trompée, lorsque des édits solennels avaient été violés ?

Les ambassadeurs résolurent de se rendre eux-

mêmes dans les Vallées. Un sauf-conduit leur fut accordé à cet effet.

L'électeur de Brandebourg, la Hollande et l'Angleterre venaient d'adresser à Victor-Amédée de nouvelles représentations au sujet des Vaudois : on pouvait espérer que ces circonstances réunies exerceraient une heureuse influence en leur faveur.

Les mandataires suisses arrivèrent aux Vallées, le 22 de mars, et prièrent immédiatement les représentants de toutes les communes vaudoises de vouloir bien se réunir le lendemain.

Cette réunion se tint au Chiabas. La séance fut ouverte par une fervente prière, prononcée par le pasteur Arnaud.

Les messieurs de Morat exposèrent ensuite toutes les démarches qu'ils avaient faites depuis leur arrivée à Turin, et demandèrent aux Vaudois quelle était leur résolution.

Veillez nous conseiller vous-mêmes, répondirent-ils.

Consentiriez-vous à quitter votre patrie, si nous obtenions de Victor-Amédée qu'il vous laissât disposer de vos biens et sortir de ses Etats avec vos familles ?

La stupeur dont fut saisie l'assemblée à cette proposition ne saurait se dépeindre ; les Vaudois demandaient du secours, s'attendaient à la lutte, espéraient la victoire, et, avant même qu'ils eussent combattu, on leur parlait d'accepter toutes les conséquences de la défaite. Encore une défaite peut-elle se réparer ; mais l'exil entraînait pour eux la perte de la patrie, la ruine de leur Eglise, l'anéantissement du peuple tout entier.

Alors les ambassadeurs représentèrent avec énergie l'impossibilité où ils étaient de leur porter secours autrement que par des négociations.

« Vos vallées sont enclavées dans les Etats de vos ennemis ; tous les passages sont gardés ; aucune nation n'est en mesure de faire la guerre à la France dans votre seul intérêt ; nulle armée ne pourrait même pénétrer jusqu'ici, et vous seuls, enfin, vous avez à peine trois mille combattants ; vous devrez néanmoins nourrir plus de douze mille bouches ; on observe toutes vos démarches ; les troupes réglées n'attendent que le signal du massacre : comment pourrez-vous résister ? »

Mais l'amour de la patrie luttait encore, dans l'esprit des Vaudois, contre la lumière désolante que ces paroles y faisaient pénétrer.

Ce serait une lâcheté, s'écriaient-ils, de perdre cou-

rage devant Dieu, qui a si souvent délivré nos pères, et qui a sauvé de tant de périls le peuple d'Israël.

« Ce serait une folie, répondaient les prudents diplomates, de compter aujourd'hui sur des événements miraculeux. Il vous est impossible de lutter de vive force contre vos ennemis; il vous est impossible d'être secourus! Réfléchissez à votre position. Une issue vous reste pour en sortir. Ne vaut-il pas mieux transporter ailleurs le flambeau de l'Evangile, dont vous êtes dépositaires, que de le laisser ici s'éteindre dans le sang? »

A la suite de ces paroles, l'assemblée se trouva divisée et répondit qu'elle ne pourrait s'engager, sur un objet aussi grave, sans avoir consulté tout le peuple (1).

Les ambassadeurs ne pouvaient attendre cette décision et retournèrent à Turin. Ils demandèrent un sauf-conduit pour que des députés vaudois pussent leur apporter la réponse du peuple; mais cela fut re-

(1) Moser (*Geschichte der Waldenser...* § 25), prétend que, dans cette circonstance, Victor-Amédée avait envoyé aux Vaïses le *chancelier Vercelli*; que les Vaudois s'en emparèrent et le retinrent comme otage. (Peut-être eussent-ils bien fait.) Mais je n'ai trouvé nulle part la preuve de ce fait; je n'ai rencontré que le major du fort de La Tour, et non un chancelier, qui portât le nom de Vercelli. Moser ne dit pas sur quelle autorité il s'appuie. Le reste de sa narration est souvent inexact, et toujours incomplet. J'ai donc cru ne pas devoir ici m'arrêter à son témoignage.

fusé. Leur secrétaire alors alla la chercher dans les Vallées. Il y arriva le 28 de mars. L'assemblée des communes était en permanence à Angrogne ; il la trouva dans une grande agitation.

« Votre cause, leur dit-il, empire de jour en jour. Louis XIV jette feu et flammes, par l'organe de son ambassadeur, contre les retards du duc de Savoie. Le nonce promet à ce dernier l'investiture du Masseran, dès qu'il aura agi ; la Propagande travaille dans l'armée et dans le peuple : hâtez-vous de quitter ce pays pendant que vous le pouvez encore. »

« Qui nous assure, répondaient les Vaudois, qu'on ne cherchera pas à nous détruire en nous dirigeant par groupes isolés hors du pays ? On n'a pas respecté les édits qui nous garantissaient le séjour de ces vallées : respectera-t-on mieux l'engagement par lequel on nous permettra d'en sortir ? »

Un mémoire renfermant toutes ces objections fut adressé par l'assemblée aux ambassadeurs. Les Vaudois ajoutaient, par une lettre particulière, qu'ils s'en remettraient à leur décision. Cette lettre était signée par neuf ministres et huit laïques.

Les ambassadeurs dirent alors au marquis de Saint-Thomas, ministre des affaires étrangères, qu'ils espé-



raient pouvoir décider les Vaudois à quitter leur patrie, pourvu qu'on leur garantît toute sûreté dans le voyage d'émigration. Victor-Amédée répondit à cette ouverture, par l'intermédiaire du comte de Marsenas, que les Vaudois, ayant déjà pris les armes contre lui, avaient mérité les plus rigoureux supplices ; mais que, s'ils voulaient envoyer des députés pour demander grâce au nom de tout le peuple, on verrait ce qu'il y aurait à faire.

Les messieurs de Morat témoignèrent leur étonnement de ce qu'après avoir si obstinément refusé jusqu'à de recevoir les Vaudois à Turin, on exigeait maintenant leur présence dans cette capitale. N'était-ce pas que, en les forçant de venir demander grâce, on voulait qu'ils se reconnussent coupables et qu'on pût dès lors les traiter comme tels ?

Mais il n'y avait pas à hésiter, et ils conseillèrent aux Vaudois de témoigner leur déférence au souverain, en se conformant à ses désirs, plutôt que de l'irriter davantage par un refus.

Un sauf-conduit fut alors accordé pour les députés des Vallées. Le secrétaire d'ambassade le leur apporta lui-même. Mais l'assemblée des communes, toujours

en permanence, n'avait pu se résoudre encore à prendre une détermination.

La plupart des pasteurs étaient d'avis de se soumettre; le peuple préférait se défendre. Les débats se prolongèrent sans résultat pendant une journée entière. Le lendemain, une partie des communes vaudoises résolut de passer soumission (1) et d'envoyer des députés à Turin; les autres persistèrent dans leur refus (2).

Elles envoyèrent cependant aussi un député, mais chargé seulement de remercier l'ambassade suisse de sa bienveillante entreprise, en lui déclarant qu'on était résolu à se défendre jusqu'au dernier soupir.

Les ennemis des Vaudois triomphaient de cette division; et, pour en recueillir tout de suite les fruits, ils firent signer à Victor-Amédée l'édit du 9 avril, qui traitait de l'émigration des Vaudois comme d'une affaire décidée (3).

(1) Ces communes étaient celles de la Pérouse et de Saint-Martin, de Prarusting et de Rocheplate, de Rora, du Villar et de La Tour, cette dernière n'adhérant pas à l'unanimité.

(2) Ce furent les communes de Bobi, de Saint-Jean et d'Angrogne, avec les dissidents de celle de La Tour.

(3) Dans l'intervalle, les ambassadeurs suisses avaient envoyé aux Vallées le député de Bobi, avec une lettre par laquelle ils exhortaient le parti de la résistance à joindre sa soumission à celle de ses concitoyens, pour ne

Il fut publié dans les Vallées le 11 d'avril, et ne fit d'abord qu'augmenter l'agitation qui y régnait déjà.

Trois jours après, les délégués des communes se réunirent à Rocheplate pour en délibérer, et furent d'avis que les conditions imposées par cet édit étaient inadmissibles. En conséquence ils décidèrent à l'unani-

pas diviser la cause de leurs Eglises. Chacune des trois communes résolues à combattre nomma des députés chargés de répondre en leur nom.

Cette réponse fut rédigée le 4 d'avril. Elle est signée de *Jean Muston* et de *Michel Pariss*, députés de Saint-Jean, *Négrin Danno* et *Bertin*, députés de Bobi, et *Jean Buffa*, député d'Angrogne. Ils témoignèrent le regret de se voir forcés de résister aux instances des ambassadeurs, et renouvelaient la déclaration d'une *défense désespérée*. — Pendant ce temps, le marquis de Saint-Thomas pressait vivement les cinq députés soumissionnaires, qui étaient restés à Turin, de faire leur soumission. Mais ils renvoyaient toujours pour attendre celui de Bobi. Ces longueurs impatientèrent la cour, et surtout l'ambassadeur de France, qui pressait Victor-Amédée, son édit à la main et presque la menace à la bouche, de faire exécuter enfin les mesures exigées par Louis XIV. — Sur ces entrefaites, on apprit que deux Français avaient été tués, et ce meurtre fut imputé aux Vaudois. — Le marquis de Grancy en témoigna une violente irritation. C'est alors que, pour éviter le massacre des Vaudois et dans des vues d'humanité, Victor-Amédée rendit le décret du 9 avril, qui réglait leur sortie du pays comme si c'était déjà une chose convenue. — D'après ce décret, les habitants de la vallée de Luserne devaient se réunir à La Tour le 21 d'avril; ceux d'Angrogne, de Prarusting et de Rocheplate devaient se réunir à Saint-Segont, le 22, et ceux de la vallée de Saint-Martin à Miradol, le 23, pour s'éloigner ainsi en trois détachements. Ils avaient dix jours pour vendre leurs biens; ils devaient poser les armes immédiatement, et démolir tous leurs temples, de leurs propres mains, avant leur départ. — Cet édit, signé le 9, fut entériné le 10, et publié dans les Vallées le 11. — Il renferme encore d'autres dispositions. — On peut le voir dans *Dubois*, t. II, p. 243, et dans l'*Histoire des négociations de 1686*, p. 42.

mité de résister jusqu'au bout, de s'en remettre à la Providence et de défendre vaillamment leurs toits et leurs autels, comme avaient fait leurs pères.

Ainsi cette mesure, qui avait été prise pour les désunir, produisit un effet contraire.

Les pasteurs cependant n'approuvaient pas cette décision ; ils écrivirent aux messieurs de Morat qu'ils déploraient l'aveuglement de leurs troupeaux, dont la résistance allait s'engager dans une voie désespérée, mais qu'ils étaient résolus en même temps à ne point les abandonner.

Les ambassadeurs, désolés de voir s'écrouler en un instant les résultats si péniblement obtenus de toutes leurs démarches, firent une dernière tentative, adressèrent un dernier appel à l'Israël des Alpes, par une lettre des plus pressantes, qui fut lue du haut de la chaire dans toutes les paroisses vaudoises.

« Sans doute, leur disaient-ils, la patrie a de grands charmes ! mais les biens du ciel sont préférables à ceux de la terre. Vous pouvez encore sortir de ce pays, qui vous est à la fois si cher et si funeste ; vous pouvez emmener vos familles, conserver votre religion, éviter de répandre le sang : au nom du ciel, ne vous obstinez pas dans une résistance inutile ! Ne vous fer-

mez pas la dernière issue qui vous reste pour éviter une totale destruction ! »

Qu'on juge de l'effet que ces paroles durent produire sur un auditoire mêlé de personnes timides, de vieillards, de femmes et d'enfants ! Tous les temples de nos vallées retentissaient de larmes et de sanglots. Mais bientôt les graves accents de la prière s'élevèrent seuls au-dessus de ces lamentations. On implora l'assistance et les conseils de Dieu. Les cœurs furent calmés, les âmes fortifiées : la confiance reprit le dessus dans les esprits agités.

Une assemblée solennelle de tous les délégués des Vallées se tint à Rocheplate, le 19 avril ; elle renouvela sa déclaration du 14, par laquelle, au nom de la justice de leur cause, les Vaudois s'engageaient à défendre leur patrie et leur religion jusqu'à la mort.

C'était le vendredi saint. « Seigneur Jésus, dit le pasteur Arnaud, toi qui as tant souffert et qui es mort pour nous, accorde-nous la grâce de pouvoir souffrir aussi et de sacrifier notre vie pour toi ! Ceux qui persévéreront jusqu'à la fin seront sauvés ; que chacun de nous s'écrie avec l'Apôtre : Je puis tout par Christ qui me fortifie ! »

On décida que d'universelles exhortations à la re-

penitence et à l'amendement seraient adressées au peuple des Vallées, pour qu'il reçût avec humilité les épreuves par lesquelles il devait passer, et que la main divine daignât en modérer la rigueur.

Puis, dans chaque paroisse devait se célébrer au dimanche suivant, jour de Pâques, une solennelle communion de tous les enfants de ces montagnes, héroïques disciples de l'Evangile, résolus à se défendre contre d'indignes oppresseurs.

Dans quelques communes l'affluence du peuple se trouva si nombreuse à cette solennité, que la sainte-cène fut célébrée en plein air. Auguste et touchante cérémonie ! sublime et douloureuse communion ! En participant ainsi au sacrifice de leur Sauveur, les Vaudois s'engageaient à braver la torture et à répandre leur propre sang pour défendre son culte. Ils s'unissaient aux pieds de l'Eternel dans le même dévouement, dans la même affection, dans les mêmes prières.

Hélas ! ce fut pour la plupart d'entre eux l'hostie du mourant qu'ils reçurent en cette circonstance. Ce devait être pour le peuple tout entier la dernière communion à laquelle il pût assister avant la terrible ca-

tastrophe que nous allons raconter, et qui entraîna la dispersion totale de ce peuple héroïque.

Alors on put le croire anéanti. Mais, comme les deux témoins de l'Apocalypse qui sont appelés les chandeliers du Seigneur sur la terre, et desquels il est dit qu'après avoir été renversés pendant trois jours et demi ils se relevèrent avec l'esprit de vie (1), les Vaudois, ces antiques dépositaires de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces deux témoins célestes, après trois ans d'exil et de mort apparente, devaient reconquérir leur patrie, reparaitre dans leurs montagnes, et redresser pour jamais le chandelier symbolique de l'éternelle vérité sur le théâtre, ensanglanté mais béni, de tant d'atroces persécutions.

(1) Apoc. XI, 3, 4, 7, 9, 11...

---

**CHAPITRE II.**  
**GUERRE ET MASSACRE**  
**DANS LES VALLÉES.**

(1686. D'avril à mai.)

---

**SOURCES ET AUTORITÉS.** — Les mêmes qu'au chapitre précédent.

Les généreux ambassadeurs de la Suisse, voyant avec douleur que leur médiation toute désintéressée ne pouvait satisfaire aucun des deux partis, qu'elle était écartée à la fois par les Vaudois et par le duc de Savoie, et que toute nouvelle tentative d'accommodement demeurerait forcément inutile, résolurent de quitter le Piémont, ayant le cœur plein d'amertume et de regrets.

Mais prévoyant l'inévitable et prochaine destruction de cette Eglise vaudoise qui leur était si chère, ils écrivirent à Frédéric-Guillaume, grand électeur du Brandebourg, pour s'informer auprès de lui, des terres



disponibles qu'il y aurait dans ses Etats afin de recevoir une colonie de Vaudois, s'ils devaient être expatriés. L'électeur répondit avec le plus généreux empressement que rien ne lui coûterait pour leur donner un asile. Tous ces écrits dénotent les craintes universelles qu'inspirait alors l'état précaire de l'Israël des Alpes. Ces lugubres et croissantes appréhensions ne furent que trop justifiées.

Déjà les forces réunies de la France et du Piémont se rapprochaient en bon ordre des vallées vaudoises. Victor-Amédée II passa la revue de ses troupes dans la plaine de Saint-Segont. Son armée se composait de 2,586 hommes, tirés des divers régiments (1) de la milice de Mondovì, de Barges et de Bagrol; d'un corps d'infanterie piémontaise et d'un corps de cavalerie. Elle était suivie de 50 mulets chargés de munitions de guerre, et de 83 portant des provisions de bouche (2) 16 mulets devalent en outre charrier des pelles et des haches, ainsi que des sacs vides destinés à être rem-

(1) Les régiments de Nice et de Montferrat étaient logés à Bubiane; ceux de Savoie et de la Croix-Blanche, à La Tour; ceux d'Aoste et de Saluces, à Luserne; celui de la marine, à Fenil; le corps de la gendarmerie, à Garsiliane, et les gardes du corps, le régiment des gardes et la cavalerie étaient à Briqueras.

(2) 70 mulets étaient chargés de vin; 15, portaient 150 rups de viande chaque jour.

plis de terre, sur les lieux, pour garantir les soldats des balles ennemies; d'autres enfin portaient divers engins, propres aux fortifications et aux retranchements. La vieille réputation de bravoure des montagnards vaudois avait dicté ces précautions.

Les troupes françaises étaient formées de plusieurs régiments de cavalerie et de dragons; de sept ou huit bataillons d'infanterie venus du Dauphiné, ainsi que d'une partie des garnisons de Pignerol et de Casal.

Des volontaires et des fourrageurs accouraient au butin, comme des oiseaux de proie à la suite des deux armées.

De nouvelles *Pâques piémontaises* se préparaient. Les Vaudois venaient de communier; les catholiques accouraient au carnage. Le signal devait être donné le lundi de Pâques 22 avril, par trois coups de canon, *tirés au petit point du jour* (1), du haut de la colline de Briquéras. Une attaque générale des deux vallées devait suivre immédiatement: le duc de Savoie assaillant celle de Luserne, et Catinat, général en chef des troupes françaises, envahissant celle de Saint-Martin. Ce général partit de Pignerol au milieu de la nuit du di-

(1) Ce sont les termes de l'ordre écrit d'après le plan arrêté en conseil de guerre.

manche au lundi de Pâques 1686. Il marcha pendant deux heures à la clarté des torches et des flambeaux, devant laquelle semblaient reculer les masses noires et grandissantes de nos montagnes. Bientôt une clarté plus douce tomba du ciel sur les plus hautes cimes ; la neige des glaciers rougit au premier rayon du matin ; les massacreurs éteignirent leurs torches ; ils étaient arrivés en face du village de Saint-Germain.

Catinat y envoya un détachement d'infanterie (1), commandé par le lieutenant-colonel Villevieille qui s'empara du bourg et chassa les Vaudois de leurs premiers retranchements ; mais les Vaudois, s'étant retirés plus haut et se voyant encore poursuivis, firent volte-face et repoussèrent à leur tour les agresseurs. Catinat envoya alors un détachement de cavalerie et de dragons pour soutenir son infanterie. Le combat s'engagea

(1) *Relazione del succeduto al primo attacco fatto dai Francesi nella valle di San Martino.* (Turin, *Archives de cour, Valdesi*, n° de série 300.) Cette pièce est écrite en français, quoique l'inscription dorsale soit en italien ; elle commence ainsi : « Hier matin 22, M. de Catinat fit un détachement du « régiment Limosin et du Plessis..... Ce régiment poussa les Barbets un peu « trop loin et se retint presque au pied du fort de ces huguenots. Les dra- « gons de La Lande poussèrent sur la droite et s'embarrassèrent dans des « rochers, où ils perdirent quelque monde. Le capitaine qui le commandait « fut blessé au bras, etc... »

On lit plus loin : « Le major de Provence fut blessé à mort ; M. de Brienne « fut blessé à la tête, M. de Gontaudau bras, etc... »

sur toute la ligne, et le feu dura dix heures consécutives.

L'infanterie française commençait à se lasser ; la cavalerie ne pouvait manœuvrer sur les pentes couvertes de broussailles, où nos braves montagnards résistaient avec tant de vigueur ; voyant tomber le feu de l'armée assaillante, ils firent tout à coup une sortie si impétueuse, que les Français, surpris et renversés, furent mis en déroute et chassés du territoire de Saint-Germain, jusque sur la rive gauche du Cluson.

Il y eut dans cette affaire plus de cinq cents Français tués ou blessés, et deux Vaudois seulement qui perdirent la vie (1).

Le village de Saint-Germain était donc dégagé, sans pourtant un petit corps de troupes qui s'était jeté avec le valeureux lieutenant-colonel Villevieille, dans le temple des Vaudois où il tint ferme jusqu'au soir (2).

(1) *Dissipation des Eglises Vaudoises en 1686*, p. 15.

(2) Voici comment le bulletin cité plus haut raconte cette affaire. « Le chevalier de Villevieille fut attaqué par une troupe nombreuse qui était cachée dans un ravin, sur sa gauche, et par ceux du fort qui sortirent en même temps pour le charger. Il perdit du monde en se retirant..... et tout ce qu'il put faire fut de gagner une maison, avec trente hommes seulement, dans laquelle il a été attaqué pendant plus de quatre heures par 300 hommes, qui lui proposèrent de lui faire bon quartier pour l'obliger à se rendre, à quoi il ne répondit qu'à coups de mousquet.... »

Henri Arnaud, originaire des environs de Die en Dauphiné, avait quitté cette province avec les protestants fugitifs qui s'étaient réfugiés dans les vallées du Piémont, pour se soustraire aux persécutions iniques de Louis XIV.

De pasteur français il était devenu pasteur vaudois; et de pasteur il devint capitaine en face des révoltantes agressions dont les Vallées allaient être victimes.

Apprenant que le lieutenant-colonel Villevieille s'était fait une redoute du temple de Saint-Germain, il accourut avec un petit détachement d'hommes déterminés à s'en rendre maîtres. Mais une mousqueterie formidable, dirigée en éventail de la porte du temple sur l'esplanade qui s'étendait en face, balayait les abords de cette forteresse improvisée, avec une puissance trop meurtrière pour les assiégeants et trop avantageuse pour les assiégés. Il fallut renoncer à l'attaquer par là. Arnaud commanda à ses hommes de prendre le temple par derrière (1), d'escalader les murs, de couper la charpente du toit et d'écraser l'ennemi sous le poids des ardoises pesantes dont elle était couverte, pendant qu'une autre partie de ses

(1) Arnaud, *Glorieuse rentrée*, rapporte ce fait p. 49 de la préface. Les bulletins n'en font aucune mention.

hommes creuseraient des canaux à l'entour des murailles, afin de remplir d'eau le temple, et d'y noyer Villevieille, s'il refusait de se rendre. Mais la nuit vint interrompre ces travaux; le gouverneur de Pignerol envoya des troupes fraîches, et Villevieille fut dégagé à son tour de la position dangereuse qu'avait acceptée sa bravoure.

Sans revenir sur Saint-Germain, Catinat poursuivi sa route vers la Pérouse. Là il partagea ses forces en deux divisions : la première, commandée par Mélac, tourna les hauteurs du Pomaret, en pénétrant dans la vallée de Pragela, du côté de Salvage ; la seconde, conduite par Catinat lui-même, fut dirigée sur les Clots ; et le lendemain, 23 avril, ce général attaqua Rioclarét, situé en face de la position qu'il avait prise.

Les habitants de toute la vallée de Saint-Martin avaient déclaré, quatre jours auparavant, vouloir profiter des dispositions de l'édit du 9 d'avril, et ne point prendre les armes. Mais leur résolution ne fut connue de Victor-Amédée que l'avant-veille de l'attaque ; il refusa de l'accepter en déclarant qu'il était trop tard. Ses troupes occupaient déjà les abords des Vallées ; le mandataire envoyé par celle de Saint-Martin ne put

y rentrer; les habitants de cette contrée ignoraient la réponse du duc; ils se fiaient aux dispositions de l'édit, et, ne comptant pas être attaqués, ils n'avaient fait aucun préparatif de défense. L'armée de Catinat les surprit donc à l'improviste et les tailla en pièces.

Ils avaient manqué à l'union jurée entre tous les Vaudois, et cette lâcheté leur coûta plus cher que n'eussent fait les efforts, même désespérés, d'un généreux courage.

Les troupes ennemies se répandirent sans résistance dans la vallée, pillant, tuant, saccageant tout.

Six familles, faites prisonnières et envoyées à la Pérouse, y furent lâchement massacrées.

Deux jeunes filles de Ville-Sèche furent tuées pour avoir résisté aux outrages des soldats, qui assouvirent sur leurs cadavres la brutalité sauvage dont ils n'avaient pu les rendre victimes pendant leur vie.

Jean Ribet, de Macel, eut tous les membres brûlés l'un après l'autre, à la suite des refus successifs qu'il opposait aux menaces et aux instances que, dans l'intervalle de ses tortures, on faisait auprès de lui pour obtenir son abjuration.

Au hameau des Fontaines, près de Rodoret, quatre femmes furent saisies au moment où elles fuyaient en

emportant leurs enfants. Ces innocentes créatures furent égorgées sous les yeux de leurs mères, et celles-ci massacrées sur les cadavres de leurs nourrissons.

Les horreurs de 1655 se renouvelèrent partout dans ce malheureux pays; et comme si ce n'avait pas été assez de l'épée et des bûchers pour martyriser les Vaudois, les plus cruels supplices furent employés contre eux. Les uns furent attachés à leur charrue et mis en pièces dans la terre entr'ouverte qui devait recevoir le grain nourricier.

D'autres furent précipités dans les rochers, ou écartelés par des chevaux. Les arbres de la route servaient de gibet pour d'autres victimes, et des mutilations abominables étaient subies par ces nouveaux martyrs.

Après avoir ainsi ravagé la vallée de Saint-Martin, Catinat y laissa quelques troupes et marcha sur Pramol.

Mélac ne tarda pas de l'y joindre, après avoir commis les mêmes horreurs au Pomaret. Il poussa même plus loin la barbarie et l'impudeur. Ignorant les sentiers qu'il devait suivre dans la montagne, il se fit guider pendant quelque temps par les femmes et les filles vaudoises qu'il y avait saisies, et qu'il obligeait



à coups d'épée de marcher toutes nues à la tête de son armée.

Les troupes réunies de Mélac et de Catinat campèrent dans le bassin de Pramol, au hameau de La Rua, situé en face de celui de Poëmian. Les Vaudois s'étaient retirés dans ce dernier village au nombre de plus de quinze cents. Leurs frères de Saint-Germain, qui avaient repoussé avec tant de succès la première attaque des ennemis, vinrent se joindre à eux ; ils étaient donc en mesure de résister encore, et probablement qu'ils l'eussent fait avec un pareil avantage.

On songea à les vaincre par la trahison. Ces héritiers de la primitive Eglise étaient toujours vulnérables de ce côté, car ils croyaient à la foi de leurs ennemis.

Catinat leur fit dire que les habitants de la vallée de Luserne avaient posé les armes et s'étaient rendus à Victor-Amédée, qui leur avait fait grâce. Il les exhortait à suivre cet exemple pour jouir des mêmes bienfaits.

Les Vaudois envoyèrent au général français deux députés pour recevoir de sa propre bouche la confirmation de cette nouvelle et de ces promesses.

L'honneur militaire ne se révolta pas dans le cœur

de cet homme de guerre, et il certifia le mensonge avec l'assurance de la vérité.

« Posez les armes, ajouta-t-il, et tout est pardonné. »

— Mais, général, ajoutèrent les députés, bien que nous ne doutions nullement de votre parole, nous craignons les excès de ces mêmes soldats qui viennent d'ensanglanter la vallée de Saint-Martin.

« Par la sambleu ! repartit Catinat, toute mon armée traverserait vos maisons qu'elle n'y toucherait pas seulement une poule. »

Pouvait-on soupçonner, dans le héros de tant de batailles, les basses perfidies si familières à l'esprit du système papal ? Non : les Vaudois ne s'en doutèrent pas ; et ils lui laissèrent un de leurs députés en otage, pendant que les autres allaient engager leurs coreligionnaires à poser les armes et à réunir leurs familles dispersées.

Catinat triomphait déjà du succès de son artifice. Ces montagnards, pour lui, n'étaient que des hérétiques, des gens voués à l'enfer et au carnage, dont la tuerie sans résistance épargnait le sang de ses braves et loyaux compagnons d'armes qui eussent péri dans le combat. Tel est l'esprit du papisme : orgueil et tyrannie pour lui, dédain et cruauté pour les autres.

Dans la soirée du même jour, Catinat envoya un courrier à Gabriel de Savoie, oncle de Victor-Amédée, qui avait envahi la vallée de Luserne et qui se trouvait campé à la Vachère. Ce courrier passa par Poëmian, et dit aux Vaudois qu'il allait avertir le prince de la paix proposée. Le lendemain il revint et dit que la paix était conclue.

Les Vaudois se croyaient donc assurés d'un paisible avenir ; c'était leur perte qu'on venait de décider.

Les troupes françaises entrèrent à Poëmian. On les reçut sans armes et sans défiance. Le chef qui les commandait (1) renouvela aux Vaudois les assurances de son général, se fit présenter les chefs de familles, sépara les hommes d'avec les femmes, et dit aux premiers qu'il allait les faire conduire au duc de Savoie, pour qu'ils fissent leur soumission devant lui.

Ayant ainsi privé ces malheureuses familles de tous leurs défenseurs, n'ayant plus devant eux que des femmes, des enfants et des vieillards, les soldats de Catinat se ruèrent comme des bêtes sauvages sur cette multitude inoffensive et si lâchement abusée ; massacrèrent les uns, torturèrent les autres, les dépouil-

(1) C'était le capitaine Saint-Pierre.

lèrent de tout ce qu'ils avaient de précieux ; s'emparèrent des femmes et des filles pour les brutaliser ; assouvirent sur elles les passions les plus infâmes, et leur firent subir toutes les horreurs de l'outrage et de l'assassinat.

Il y en eut qui résistèrent avec tant de courage, que l'insulte de leurs bourreaux ne put en avoir raison qu'après les avoir mutilées des quatre membres , ne laissant plus ainsi qu'un torse ensanglanté en proie à ces démons.

D'autres ne furent vaincues que clouées au sol par une épée qui traversait leur poitrine.

Il y en eut que l'on ne put forcer et qu'on enterra vivantes ; d'autres, les plus heureuses, furent tuées, fuyantes dans le bois, et abattues comme un gibier timide par le plomb de leurs persécuteurs.

Quant aux enfants, ils furent enlevés et dispersés en Piémont, soit dans les couvents, soit au sein de diverses familles catholiques. Quelle éducation chrétienne y pouvaient-ils recevoir ?

Leurs pères qui avaient été envoyés au camp de Victor-Amédée pour faire leur soumission à ce monarque, furent jetés dans les prisons de Luserne, de

**Savour et de Villefranche, où plusieurs périrent de maladie et de chagrin.**

**Mais le papisme triomphait; la trahison l'avait servi; la moitié du peuple des Vallées était massacrée ou prisonnière; le carnage avait fait son œuvre, et ce qui restait de l'Israël des Alpes ne pouvait longtemps subsister. Les *Te Deum* de la Saint-Barthélemy allaient de nouveau retentir !**

**Victor-Amédée s'était tenu dans la plaine que forme l'ouverture de la vallée de Luserne, du côté de La Tour et de Rora. C'est là que plus tard, après la merveilleuse rentrée des Vaudois dans leur patrie, ce prince, vaincu et fugitif à son tour, vint chercher un asile auprès de ces mêmes montagnards qu'il voulait maintenant détruire ou disperser.**

**Son oncle, Gabriel de Savoie, général en chef des troupes duciales, s'était dirigé vers les hauteurs d'Angrogne. Sa ligne d'opérations s'étendait de Briqueras à Saint-Jean. Les Vaudois occupaient, sur le sommet des collines de la Costière, une série de petits postes situés dans une zone supérieure, mais parallèle à son front de bataille.**

**Le 22 d'avril don Gabriel fit attaquer ces postes par tous les points à la fois. Les Vaudois combattirent tout**

le jour, et, fidèles à la tactique de Janavel, concentrèrent leurs forces en élevant leur front de résistance sur les retraits supérieurs de la montagne, se resserrant ainsi entre des points moins nombreux et de plus en plus rapprochés.

La nuit venue, les feux du bivouac s'allumèrent des deux côtés. Cette ceinture lumineuse coupait la montagne vers le tiers de sa hauteur. Les Serres et Castelluz appartenaient aux ennemis; Rochemanant et les portes d'Angrogne étaient au pouvoir des Vaudois.

Dans le camp piémontais, le culte ridicule des reliques se mêlait aux plaisanteries grossières des soldats, et l'invocation de la Vierge aux récits indécents des atrocités commises déjà dans les Vallées.

Dans le camp des persécutés la prière du soir s'élevait fervente et humble au milieu du recueillement, de la tristesse et de la résignation. On se souvient que cette prière avait été mise à l'ordre du jour de toutes les compagnies vaudoises, et qu'elle se trouve inscrite au bas de leur règlement militaire qui nous a été conservé.

La voici :

« Seigneur, notre grand Dieu et Père de miséricorde, nous nous humilions devant ta face, pour te

« demander le pardon de tous nos péchés, au nom  
« de Jésus-Christ notre Sauveur, afin que par ses mé-  
« rites *ton ire* (1) soit apaisée envers nous, qui t'a-  
« vons tant offensé par notre vie perverse et cor-  
« rompue.

« Nous te rendons aussi nos très humbles actions  
« de grâce, de ce qu'il t'a plu nous avoir conservé  
« jusqu'à présent contre toute sorte de dangers et de  
« malheurs : et te supplions humblement de nous  
« continuer à l'advenir ta sainte protection et bonne  
« sauve-garde contre tous nos ennemis, de la main  
« desquels nous te prions aussi de nous délivrer et  
« garantir.

« Et puisqu'ils attaquent la Vérité pour la combat-  
« tre, bénis nos armes pour la soutenir et la défen-  
« dre ! Sois toi-même notre force et notre adresse  
« dans tous nos combats, afin que nous en sortions  
« victorieux. Et s'il arrivait à quelqu'un d'entre nous  
« de mourir dans cette cause, reçois-le, Seigneur, en  
« ta grâce, en lui pardonnant tous ses péchés, et fais  
« que son âme soit recueillie dans ton paradis éternel !

« Seigneur, exauce ! Seigneur, pardonne ! pour l'a-

(1) *Ta colère*

« mour de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ, notre Sau-  
« veur, au nom duquel nous te prions en disant :  
« *Notre Père qui es aux cieux...* (etc. jusqu'à la fin de  
« l'Oraison dominicale.)

« Seigneur, augmente-nous la foi, et nous accorde  
« la grâce de t'en faire de cœur et de bouche une fran-  
« che confession, jusqu'à la fin de notre vie. *Je crois*  
« *en Dieu....* (et ainsi de suite jusqu'à la fin du Sym-  
« bole des Apôtres.)

« La sainte paix et bénédiction de Dieu notre Père,  
« l'amour et la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ,  
« la conduite, consolation et assistance du Saint-Es-  
« prit, nous soient données et multipliées, dès main-  
« tenant et à tout jamais !

« Ainsi soit-il ! »

Ces dernières paroles étaient prononcées, au nom de tous les assistants, par le pasteur ou l'officier qui avait présidé à ce modeste culte.

Telle est cette prière que nous avons cru ne pas devoir retrancher, même d'un résumé historique, et qui était faite soir et matin dans le camp des Vaudois.

Le 23 d'avril l'attaque recommença contre eux. Ils se replièrent encore vers les crêtes de la montagne,



mais en bon ordre et sans cesser de combattre durant toute la journée.

Vers le soir ils se réunirent en un seul camp au pied de la Vachère, et fortifièrent cette position avantageuse par des retranchements en terre et en rocaille, promptement élevés par leur intrépide vigueur dès longtemps habituée au travail.

Le lendemain matin, Gabriel de Savoie eut connaissance de la reddition des Vaudois de Pramol, qui s'étaient livrés avec confiance aux mains de leurs ennemis et dont les familles ensuite avaient été massacrées sans défense.

Il résolut d'employer le même moyen contre ses adversaires, et leur fit dire à son tour que, leurs coreligionnaires du val Saint-Martin ayant posé les armes et obtenu leur grâce, il leur conseillait de suivre cet exemple pour éviter de plus grands malheurs; car, s'ils ne se rendaient pas, les troupes françaises qui occupaient la vallée de Saint-Martin et le vallon de Pramol viendraient les prendre par derrière, et qu'alors ils seraient infailliblement écrasés.

Les Vaudois du Val Luserne, retranchés au pied de la Vachère, ne pouvaient croire à cette nouvelle. Janavel, dans les recommandations qu'il leur avait

adressées, avait mis en première ligne la nécessité pour tous les enfants des Vallées de demeurer constamment unis : comment se pouvait-il que la moitié des leurs eût traité avec l'ennemi, sans leur avoir fait part de cette résolution ?

Ils envoyèrent, à leur tour aussi, des mandataires à Gabriel de Savoie qui confirma cette nouvelle et leur remit un billet, signé de sa propre main, dans lequel il était dit : « N'hésitez pas à poser les armes, et « soyez certains qu'en vous remettant à la clémence « de S. A. R. il vous sera fait grâce, et que l'on ne « touchera ni à vos personnes ni à celles de vos femmes et de vos enfants. »

Devant une promesse aussi formelle, signée d'une main royale, il n'y avait pas à hésiter. Mais cette main auguste était une main catholique, instruite à signer sans frémir les plus coupables trahisons.

Peut-être aussi l'oncle du souverain était-il sincère dans ses promesses, je voudrais le croire ; mais il connaissait la perfidie de Catinat : lui-même avait contribué, la veille, à la captivité déloyale des Vaudois de Pramol, et il osait dire qu'on leur avait fait grâce ! La mauvaise foi me paraît évidente ; or, si le jugement de l'histoire doit être sévère pour tout ce qui dégrade

la dignité humaine, il ne saurait frapper d'une réprobation trop rigoureuse des actions si basses venues de si haut.

D'ailleurs, on pourra juger du caractère de cet engagement par les fruits qu'il ne tarda pas à produire. Les Vaudois de la Vachère ouvrirent leurs retranchements à Gabriel de Savoie, et se portèrent eux-mêmes, sans armes et sans défiance, au-devant de ses troupes.

Elles se mêlèrent à eux sous les dehors les plus pacifiques, les environnèrent, puis se saisirent d'eux, et les ayant garrottés comme des forçats, les menèrent prisonniers à Luſerne, où ils furent jetés dans les cachots, jonchés déjà de leurs frères trahis.

Oh! combien les conseils de Janavel durent alors se présenter à eux dans toute leur puissance! Mais il était trop tard.

L'ennemi s'était emparé, presque sans coup férir, de ces redoutables Vallées où les Vaudois *avaient des postes si avantageux*, dit un contemporain, *et des retranchements si forts, qu'on eut pu y rester dix ans* (1).

(1) Lettre écrite de Pignerol, le 26 d'avril 1686. Archives de Berne. G. II, a.

Les défenseurs de cet antique sanctuaire de l'Evangile étaient chargés de fers; leurs enfants enlevés et disséminés dans les contrées catholiques; leurs femmes et leurs filles outragées, massacrées ou captives.

Quant à ceux qui restaient encore, quant à tout ce que l'ennemi put saisir, ce fut une proie dévouée au carnage, à la spoliation, à l'incendie, à des excès que l'on ne peut raconter, à des violences qu'on ne saurait dépeindre.

Joseph David, étant blessé, fut porté par les soldats dans une maison voisine, où ils le firent brûler vivant; la mère de Daniel Fourneron, âgée de quatre-vingts ans, fut roulée dans un précipice, parce qu'elle ne marchait pas assez vite; Suzanne Olviète et Marguerite Baline, ayant voulu défendre leur honneur, perdirent la vie dans la lutte, et ne livrèrent qu'un cadavre à la soldatesque effrénée; Marie Romain, fiancée depuis peu de jours, se laissa massacrer plutôt que de se rendre.

Pendant que ces choses se passaient à Angrogne, Victor-Amédée avait poursuivi sa marche dans la vallée de Luserne.

Les Vaudois y occupaient encore deux postes im-

portants : l'un au hameau des Geymets, et l'autre à Champ-la-Rama. Ils couvraient ainsi l'entrée du Pra-du-Tour d'un côté, et le chemin du Villar de l'autre.

Ces deux postes, étant attaqués à la fois, tinrent ferme pendant toute une journée. L'ennemi ne put gagner un pouce de terrain, et perdit beaucoup de monde, entre autres le commandant de la milice de Mondovi. Les Vaudois n'eurent que six morts et autant de blessés.

Vers le soir, les assaillants, dont les munitions étaient épuisées, parurent songer à la retraite; mais dans la crainte d'être poursuivis, ils tentèrent à tout hasard d'abuser leurs adversaires par quelque promesse illusoire, et sous le nom de ruse de guerre, de les rendre victimes de quelque perfidie, comme cela avait déjà si bien réussi à la Vachère et à Poémian.

Plusieurs officiers piémontais, ayant mis leurs armes et leur chapeau à terre, s'approchèrent des retranchements que les Vaudois avaient élevés à Champ-la-Rama; ils faisaient flotter un mouchoir blanc au bout d'un bâton et dirent qu'ils apportaient la paix.

On les laissa avancer. Ils déployèrent un papier, disant que c'était une lettre du Victor-médée, qui avait fait grâce à tous ses sujets; qu'il ordonnait à se<sup>s</sup>

troupes de se retirer , et engageait les Vaudois à en faire de même.

Le podestat de Luserne , nommé Prat , magistrat fort connu des Vaudois , accompagnait ces officiers , et attesta la vérité de leur déclaration , assurant ces pauvres montagnards qu'ils auraient la vie et la liberté , à condition que les hostilités cesseraient à l'instant.

Les Vaudois eussent pu , par une sortie vigoureuse , mettre en déroute ces troupes épuisées , ou du moins s'emparer de leurs officiers. Mais se confiant en leur parole , ils ne tirèrent plus , laissèrent l'ennemi se replier en paix , et allèrent eux-mêmes chercher quelque repos.

A peine s'étaient-ils retirés , que les soldats catholiques revinrent sur leurs pas avec de nouveaux renforts , et s'emparèrent du poste abandonné.

Ceux qui se défendaient encore au hameau des Geymets , moins élevé que Champ-la-Rama , se voyant dominés par l'ennemi , abandonnèrent aussi leur poste et se retirèrent au Villar.

Il semblerait que tant de perfidies répétées eussent dû épuiser la mesure de la déloyauté catholique et de

la trop facile confiance des Vandois : il n'en fut pas ainsi.

Les troupes ennemies , après avoir poursuivi les montagnards qui se repliaient sur la *combe* du Villar, s'arrêtèrent au hameau des Bonnets et y demeurèrent deux jours sans oser en venir aux mains. Mais pendant ce temps, ils envoyèrent aux Vaudois plusieurs émissaires successifs pour leur assurer , au nom des choses les plus sacrées , que ceux qui se rendraient obtiendraient leur grâce, tandis que les châtimens les plus sévères atteindraient les récalcitrants.

Plusieurs se rendirent et furent jetés en prison. Ainsi le nombre des Vaudois diminuait de jour en jour. Ils pouvaient être encore cinq à six cents hommes. Cette troupe eût suffi à Janavel pour faire des prodiges ; mais l'illustre proscrit, banni depuis trente ans de sa patrie, ne pouvait plus la servir que de ses conseils, et ses conseils n'avaient pas été suivis. L'intépide capitaine n'avait rien perdu de son courage , mais les infirmités de l'âge avaient brisé ses forces sans fléchir son grand cœur.

Au bout de quelque temps , les Vaudois du Villar se voyant décimés par la surprise ou par la trahison, affaiblis par les intrigues d'un ennemi sans loyauté et

sans courage, abandonnèrent encore le poste qu'ils occupaient et se replièrent sur Bobi, dernier village important de la vallée.

Ainsi se passa le mois d'avril. Le 4 de mai, Gabriel de Savoie fit marcher toutes ses troupes contre eux. Cette attaque fut repoussée. Les Vaudois, retranchés sur les hauteurs de Subiasc, lui tuèrent quelques officiers et beaucoup de soldats.

Le 12 de mai l'armée française, s'étant jointe à celle de Victor-Amédée, renouvela l'attaque, qui fut encore repoussée par les Vaudois avec un grand succès. Mais le lendemain, le marquis de Parelles, qui avait remonté la vallée de Saint-Martin avec un détachement des troupes de Catinat, traversa le col Julian et vint attaquer par derrière les valeureux défenseurs de Bobi.

Se voyant pris entre deux feux, les Vaudois abandonnèrent une position impossible à conserver et se dispersèrent sur les montagnes latérales de la Sarcena et de Garin.

On leur expédia de nouveaux émissaires, pour leur promettre la liberté, s'ils voulaient se rendre à leur souverain. Plusieurs se rendirent encore, et comme les précédents ils furent jetés en prison.



Le cœur se révolte au règne prolongé d'une fourberie toujours puissante et toujours désastreuse ! Le triomphe de ce qui est honteux ravale la nature humaine.

Cependant les plus sanglantes horreurs ne cessaient de se commettre de toute part sur cette terre désolée.

Deux sœurs, Anne et Madeleine Vittoria, furent brûlées vives sur la paille du hangard où s'était accomplie la défaite de leur honneur.

Daniel Pellenc fut écorché vivant, et comme les soldats ne pouvaient parvenir à faire remonter la peau de son corps par-dessus ses épaules, ils le mirent à terre, jetèrent une grosse pierre sur son corps déchiré, mais palpitant encore, et le laissèrent expirer dans cet état.

Vingt-deux personnes furent précipitées dans les ravins du Cruel, des hauteurs de Bariound et de Garneyreugna. Plusieurs d'entre elles, suspendues aux arêtes des rochers, ayant les os brisés et les chairs en lambeaux, restèrent encore vivantes pendant quelques jours.

Une jeune mère, qui fuyait, emportant son enfant dans ses bras, et qui en portait un autre dans son

sein, fut atteinte par les massacreurs. Ils lui enlevèrent son nourrisson, le prirent par les pieds et lui fracassèrent la tête contre les rochers. Puis, s'élançant l'épée à la main sur la mère évanouie, ils firent encore deux meurtres d'un seul coup.

Une autre fut mise nue, avec son enfant dans ses bras, et les soldats s'amusaient de loin à lancer leurs poignards, les uns contre la mère, d'autres contre l'enfant. Cette malheureuse femme se nommait Marguerite Salvajot.

Une autre femme s'était retirée dans une caverne avec son enfant et une chèvre. La chèvre, broutant l'herbe dans les broussailles, nourrissait de son lait la pauvre mère, qui à son tour allaitait son enfant.

Des soldats les surprirent. L'enfant fut jeté dans un gouffre, comme on jette à la voirie la progéniture trop abondante des bêtes dont on veut se débarrasser. La mère fut conduite devant le marquis de Bénil, colonel du régiment de Savoie. On voulut savoir d'elle où s'étaient retirés ses coreligionnaires qui avaient disparu. Elle n'en savait rien. Pour la faire parler, on lui écrasa les doigts entre des barres de fer; mais ce fut inutilement. Alors, les défenseurs, les héros, les soutiens de la foi catholique, lui brisèrent les jambes;

et, lui ayant lié la tête aux talons, la firent rouler dans le même gouffre où ils avaient jeté son enfant.

Pourquoi raconter ces atrocités ? s'écriera plus d'une voix émue. — Pour inspirer l'horreur des principes odieux qui les ont produites !

Ah ! vous croyez que le compte du sang répandu ne sera pas redemandé ! Non : ces vils oppresseurs des peuples, tyrans par le glaive, tyrans par la fourberie, tyrans par la cupidité ; ces héros de la superstition et de l'intolérance, qui auraient mille fois étouffé le christianisme, s'il avait pu périr ; non, les auteurs de tant de plaies, encore saignantes dans le monde, doivent subir l'histoire jusqu'au bout : leurs œuvres sont leur condamnation.

Le marquis de Parelles lui-même était indigné de rencontrer des bandes de ses soldats portant à leurs chapeaux les trophées hideux des diverses mutilations qu'ils avaient fait subir aux malheureux Vaudois.

Daniel Mondon, l'un des anciens de la paroisse de Rora, fut le témoin désespéré et impuissant du meurtre de ses deux fils, décapités à coups de sabre, puis, de sa belle-fille, à qui on ouvrit le corps depuis le ventre jusqu'au sein. Les quatre petits enfants de cette malheureuse furent également égorgés sous les yeux de

leur mère. On réserva le vieillard pour le contraindre à porter sur ses épaules les têtes de ses deux fils et les débris sanglants de sa famille massacrée. Il fut obligé de marcher ainsi de Rora à Luserne. Arrivé dans cette dernière ville, il fut pendu à un gibet.

« Toutes les Vallées sont exterminées, les habitants tués, pendus ou massacrés : » tels sont les termes dans lesquels un officier français annonçait à l'étranger le résultat de cette lutte fratricide, par une lettre du 26 mai 1686.

Sous la même date, Victor-Amédée rendit un décret par lequel tous les Vaudois, sans exception, étaient déclarés coupables du crime de lèse-majesté (1), pour n'avoir pas déposé les armes à la première sommation, et tous leurs biens confisqués au profit du domaine royal (2).

Le peu de Vaudois échappés au carnage ou aux prisons, erraient misérablement dans les montagnes. Ceux qui se trouvaient encore dans leurs demeures écartées reçurent l'ordre de ne pas en sortir (3).

(1) Quelle *majesté* y a-t-il dans un pouvoir injuste ?

(2) Turin, *Archives de la cour des comptes. Ordini*, 1685-1686, no 103, fol. 33, et 104, fol. 6. Se trouve aussi dans les *Archives de cour* : portefeuille des édits de S. A. R., de 1686 à 1698.

(3) Le 28 d'avril. (*Dubois*, t. II, p. 243.)

Ainsi la destruction de ces Églises vaudoises , si longtemps éprouvées ; paraissait alors inévitable ; leur abaissement semblait être complet.

Plusieurs de leurs enfants luttèrent encore dans cette extrémité ; les uns par leur courage, d'autres par leur martyre.

Le pasteur de Pral, nommé Leydet, s'était retiré dans une caverne pour échapper aux massacreurs. Au bout de deux jours, il crut que les troupes s'étaient retirées, et rendait grâces à Dieu, en chantant à demi-voix un cantique de délivrance. Mais ces accents pieux, sortant des fentes du rocher, trahirent sa retraite. Les soldats l'entendirent, accoururent dans la caverne, s'emparèrent du pasteur, et le conduisirent à Lucerne, où il fut présenté à Victor-Amédée, comme une capture d'importance. On lui promit la liberté et une pension de deux mille livres, s'il voulait consentir à changer de religion. Il refusa. Alors il fut emprisonné dans une tour, ayant les jambes pressées entre deux poutres réunies par un écorcu.

Il y demeura longtemps, réduit au pain et à l'eau, et sans pouvoir se coucher à cause des ceps dans lesquels ses jambes endolories étaient retenues.

Dans cette triste position, il avait à soutenir chaque

jour de longues discussions théologiques avec les prêtres et les moines qu'on envoyait pour le convertir.

Comme une vermine éclore autour de toutes les tortures, cette engeance de mort se retrouve partout : depuis les cachots de l'inquisition espagnole, jusques à ceux du saint-office de Rome et de Turin. Leur *saint-office*, on le connaît; mais l'Evangile l'a-t-il jamais connu?

Enfin, ne pouvant convaincre leur prisonnier, les prêtres lui dirent qu'on allait le faire mourir.

— Que la volonté de Dieu s'accomplisse! répondit-il avec tranquillité.

— Vous pouvez sauver votre vie en vous faisant catholique.

— Ce ne serait pas la volonté de Dieu.

De nouvelles discussions recommençaient encore; et, pour dernier argument, on finissait derechef par lui annoncer son supplice.

Mais rien ne l'ébranla. Alors on le condamna à mort, et pour trouver un prétexte à cette condamnation, le jugement porta qu'il avait été pris les armes à la main.

La veille et le jour même de son exécution, les

moines l'assaillirent encore, pour le faire abjurer ; ils espéraient que l'émotion toujours inséparable de ces instants suprêmes aurait brisé sa fermeté ou troublé ses esprits. Mais il demeura calme, serein, convaincu et résigné.

En sortant de prison pour aller au dernier supplice, il dit aux exécuteurs : C'est pour moi une double délivrance dont mon âme et mon corps doivent se réjouir.

Puis, étant monté sur l'échafaud, il nē prononça que ces paroles sans ostentation : O mon Dieu, je remets mon âme entre tes mains !

---

### CHAPITRE III.

## FIN DE LA LUTTE.

MÉMOIRES D'UN PRISONNIER.

CAPTIVITÉ ET DISPERSION DES VAUDOIS

EN DIVERSES VILLES.

(1686. De mai à septembre.)

---

SOURCES ET AUTORITÉS : — Les mêmes qu'au chapitre XV. Y joindre les *préliminaires* et la *préface* de la *glorieuse rentrée des Vaudois*, par HENRI ARNAUD.

Il ne restait plus, dans les vallées vaudoises, de tant de courageux, mais trop crédules défenseurs, qu'une petite troupe de combattants, qui luttait encore sur la montagne de Vandalin.

Le dernier espoir de la patrie abattue, le dernier rayon de la liberté mourante, reposait sur leurs nobles efforts.

Mais un esprit de perdition semblait avoir soufflé sur toutes ces contrées.

Un vertige fatal jetait les plus mâles courages dans



le piège grossier de ces promesses illusoires dont on avait déjà tant abusé.

Le gouverneur de la province, (c'était M. de La Roche), après avoir dirigé plusieurs attaques inutiles contre ce groupe de héros, recourut à la trahison, afin d'enlever à leur vaillance ce glorieux drapeau de liberté qu'ils faisaient encore flotter sur les Vallées.

Il leur écrivit pour leur promettre comme magistrat, comme citoyen et comme homme d'honneur, la grâce de leurs familles et leur propre liberté, si, conformément aux dispositions de l'édit du 28 mai, ils consentaient à se retirer dans leurs demeures respectives. Les Vaudois avaient trop oublié qu'à la simplicité de la colombe, ils devaient joindre la prudence du serpent. Ils crurent à ces paroles perfides, se retirèrent; et immédiatement après, le loyal gouverneur fit occuper le poste retranché qu'ils venaient d'abandonner, arracha à leurs mains le billet qu'il leur avait écrit, et les fit jeter dans les prisons déjà remplies de leurs frères.

« Dans la vallée de Saint-Martin, dit Brez (1),

(1) La partie imprimée de l'*Histoire des Vaudois* par Bazz (quoiqu'elle ne porte pas son nom) ne va que jusqu'aux événements de 1655. La suite de ce travail est inédite. Mon vénérable oncle, feu M. Appia, originaire

« quelques hommes, s'étant encore ralliés, avaient  
« pris la résolution de défendre le sol natal jusqu'à  
« la dernière extrémité.

« Les persécuteurs ne pouvaient être indifférents à  
« ces faibles restes, qu'il était moins facile de domp-  
« ter par la force que par la ruse; et comme il y  
« avait parmi les prisonniers beaucoup de Vaudois  
« qui jouissaient de la confiance de leurs concitoyens,  
« le marquis de Parelles les fit marcher à la tête de  
« son armée pour s'avancer contre leurs frères; puis  
« il les força, le pistolet sur la gorge, d'écrire plu-  
« sieurs billets par lesquels ils exhortaient leurs com-  
« patriotes à poser les armes pour s'en remettre à la  
« clémence du souverain, dont la grâce, disaient-ils,  
« était offerte à tous ceux qui voudraient en profiter.

« A la vue de ces caractères bien connus, les Vau-  
« dois, exténués de fatigue, de faim et de misère, se  
« rendirent presque tous, et, loin d'obtenir leur grâce,  
« augmentèrent soudain le nombre des captifs.»

des vallées vaudoises et pasteur à Francfort-sur-le-Mein, a eu la bonté de m'en procurer une copie. C'est du *chapitre VIII* de cette seconde partie de l'ouvrage de Brez que sont extraites les lignes que je cite ici, non comme autorité, mais comme narration; car, sous le rapport scientifique, ce travail ne contient aucun fait nouveau, aucune recherche approfondie. Quelques expressions, enflées ou inexactes, ont même été modifiées dans cette citation.

Ainsi, après avoir massacré plus de mille personnes, fait par surprise plus de six mille prisonniers et dispersé deux mille enfants protestants dans toutes les directions ; après avoir déclaré coupables de lèse-majesté tous les Vaudois qui restaient encore dans les Vallées, et prononcé la confiscation universelle de leurs biens, il semblait qu'on n'eût plus rien à faire dans ce malheureux pays que d'abandonner à son propre silence la tombe des Églises vaudoises et de laisser pour jamais s'étendre sur elles les solitudes de la désolation.

Mais, qui l'eût dit ? c'est alors au contraire que les Vaudois reprirent courage, et puisèrent une nouvelle énergie dans l'excès de leur désespoir. L'esprit de force souffle où il veut ; ils n'avaient plus ni temples, ni foyers, ni patrie ; aucune perspective de clémence ne pouvait désormais les tromper ; ils ne devaient attendre leur salut que d'eux-mêmes et de Dieu : et c'est alors qu'ils reparurent animés d'une confiance plus invincible qu'auparavant.

Les troupes françaises s'étaient retirées. La milice de Mondovi venait de rentrer dans ses foyers. Ainsi avaient disparu les principaux adversaires des Vaudois ; les premiers par leur nombre, les seconds par leur férocité : car, en 1681, les révoltés de Mondovi

avaient été vaincus par la milice vaudoise, et l'esprit de vengeance s'était joint chez eux aux excitations du fanatisme et des camps, pour augmenter, en 1686, la cruauté des représailles qu'ils nous firent subir.

L'armée piémontaise commençait aussi d'abandonner cette terre appauvrie, sanglante et dépeuplée. Déjà de riches Savoyards venaient examiner les biens qu'ils se proposaient d'acquérir dans ces lieux dévastés. Le duc de Savoie voulait les repeupler, comme pour défendre, même au désert, d'y conserver le souvenir d'un peuple disparu.

Alors, du fond des bois, du creux des ravins, des fentes des rochers, du haut des cimes escarpées, sortirent des hommes amaigris, des patriotes à moitié nus, des proscrits battus par l'otage, aguerris au danger, familiers aux fatigues et à la faim : qui, pour échapper à la persécution, s'étaient nourris, pendant des mois entiers, de l'herbe des montagnes, de la chair des chamois, ou même de la sauvage géniture des loups, vaguant pour dévorer les corps laissés sans sépulture.

Peu à peu ces rudes montagnards se rapprochèrent, se réunirent, s'organisèrent, et s'étant comptés dans la vallée de Luserna, sur les hauteurs ombragées du

Becès, ils se trouvèrent en tout quarante-deux hommes, quelques femmes et quelques enfants.

Un nombre à peu près égal surgit de la vallée de Saint-Martin.

Quels étaient leurs noms ? qui fut leur chef ? quels actes d'héroïsme et de valeur extraordinaire accomplirent-ils depuis lors pour affranchir, à eux seuls, leur patrie opprimée, tirer de prison leurs compatriotes trahis, regagner tous leurs biens confisqués et obtenir, avec armés et bagages, pour eux et pour leur peuple, une glorieuse retraite en pays étranger ?

C'est ce que l'on ignore. Nul n'a écrit les annales de ces enfants perdus, mais victorieux, des montagnes vaudoises. Leurs expéditions se jugent par les résultats.

Ah ! si toutes les forces d'un tel peuple s'étaient trouvées dès l'abord bien unies et bien dirigées ! si Janavel avait été écouté ! s'il s'était trouvé là !...

Mais son esprit, du moins, paraît avoir animé ces derniers défenseurs des Vallées. Poussés par la main de Dieu, ils tombèrent comme la foudre sur les persécuteurs qui les croyaient anéantis, défirent successivement les garnisons du Villar, de La Tour, de Luserne et de Saint-Segont, enlevèrent des convois de ravitaillement qui se rendaient à Pignerol, refirent

ainsi leur équipement, leurs munitions et leurs vivres. Puis, rentrant dans ces montagnes invaincues dont eux seuls connaissaient les détours, ils multiplièrent leur nombre par leur activité, leurs forces par leur valeur, leur pouvoir par la crainte qu'ils inspi- raient, et leurs chances de salut par les pertes réité- rées qu'ils faisaient subir à leurs ennemis.

Imprévus dans l'attaque, insaisissables dans la fuite, ils tombaient à l'improviste sur un poste négligé, sur un cantonnement endormi, mettaient tout à feu et à sang et s'étaient retirés avant qu'on eut eu le temps de se reconnaître autour d'eux.

D'autres fois, au milieu de la nuit, ils venaient sur- prendre un des villages de la plaine, mettaient le feu aux deux bouts, et menaçaient de l'incendier tout en- tier s'il refusait de payer une forte contribution.

Le marquis de Paredes se remit en mouvement du côté de Rocheplate et de la Vachère; Gabriel de Sa- voie remonta vers Lucerne et Bona; car ce n'était jamais par le bas des Vallées, mais par les caps avan- cés des montagnes intermédiaires, que ces hardis fli- bustiers faisaient leurs incursions. Comme des cor- saires des Alpes, traités en ennemis par tous leurs alentours, ces montagnards désespérés cause-

rent une terreur qui croissait avec leurs victoires.

Les troupes qui marchaient contre eux furent deux fois repoussées. Le marquis de Parelles occupa les hauteurs de Saint-Germain et d'Angrogne, qui séparent la vallée de Luserne de celle de Saint-Martin, afin d'empêcher la jonction des deux petits corps de troupes volantes qui occupaient ces vallées.

Mais quoique divisés de terrain, ils ne le furent pas de sentiments. On leur fit offrir isolément de traiter avec chacun d'eux, aux conditions les plus avantageuses; mais chacun d'eux refusa.

On leur fit offrir, aux uns et aux autres, des sauf-conduits pour qu'ils pussent se retirer librement en pays étranger; mais ils exigèrent que la même liberté fût accordée à tous leurs compatriotes prisonniers.

On parut disposé à entrer en négociations sur cette base; mais ils ne voulurent capituler qu'en ayant des otages.

La négociation leur était favorable, mais on faisait des réserves pour les prisonniers. Ils la rompirent brusquement, en disant qu'ils mourraient tous dans les Vallées, ou n'en sortiraient qu'accompagnés de leurs compatriotes.

Enfin, la retraite de tous les Vaudois survivants fut

accordée. Les montagnards stipulèrent qu'un officier de la garde royale accompagnerait chaque division d'exilés pour lui servir d'otage; ils demandèrent, en outre, et obtinrent que leur voyage, jusqu'aux frontières des Etats de Savoie, s'effectuerait aux frais de Victor-Amédée.

Ils devaient partir en deux brigades, après quoi on ferait partir successivement, de la même manière, tous les autres prisonniers. Chacun d'eux serait libre de faire l'usage qu'il voudrait de ses biens.

Mais, hélas ! tout avait été la proie du pillage ou de l'incendie; et de ces affreuses prisons, où leurs frères avaient été entassés, combien ne ressortirent pas !

Il en périt alors un plus grand nombre en peu de jours, dans les longues souffrances de la captivité, qu'il n'en avait péri dans les combats depuis trois siècles, à travers toutes les persécutions (1).

Le courage a toujours eu moins de danger que la faiblesse.

(1) Il en mourut, dit ANNAUD, jusques à onze mille. (Rentrée : 1<sup>re</sup> édit. fol. 25.) On lit aussi dans une lettre écrite de Genève au ministre des affaires étrangères à Turin (marquis de Saint-Thomas) : *Les Vaudois sont arrivés en Suisse, au nombre de 2,600, misérable reste de 15,000 qui existaient il y a une année.* Datée du 19 mars 1687. Archives de Berne, onglet. C (Communiqué par M. Monastier.)



Un journal, écrit en italien par un de ces malheureux, nous permet d'initier le lecteur à une partie de leurs souffrances.

« Le vingt-trois avril, dit-il (1), a commencé la désolation de nos vallées. Le vingt-six, je me retirai dans les montagnes de Rora; car ailleurs on ne pouvait dormir nulle part, et tout avait été tellement saccagé qu'on ne trouvait plus rien pour vivre.

« Bientôt je ne sus plus que devenir; mais je pensai que Dieu ne m'abandonnerait pas, si je lui restais fidèle (2); aussi m'envoya-t-il un homme sur lequel je pouvais me fier (3). Il demeurait à Lusernette, et me

(1) Voici le titre de ce manuscrit : *Memorie di me Bartolomeo Salvajot, nelli anni 1686, 1687 e 1688*. L'auteur fut au nombre des Vaudois dont parlent ERMAN et ROCLAN (t. VI), qui allèrent en Brandebourg en 1688 et revinrent en 1690; car on trouve dans ces mémoires l'itinéraire qu'il a suivi jusqu'à Stendal, et on le retrouve lui-même assistant au synode de La Tour, comme député laïque de Rora, le 15 septembre 1693.

Son manuscrit, qui a été longtemps ignoré, commence au 23 d'avril 1686, et finit au mois d'août 1688. — Il a 64 pages. — M. Torn, instituteur des vallées vaudoises, a eu la bonté de m'en transmettre une copie. — Salvajot était un ancien capitaine des milices vaudoises, né aux *Bonnets*, habitant à Rora, ayant épousé une femme de la *Baudeina*, près de Bobi, en 1678.

(2) Voici les termes du manuscrit : ... *di modo che non sapeva io che divenire; e diceva, con il profeta, che megli mi sarebbe la morte che la vita. Ma Iddio, per la sua grande misericordia, non lascia cadere un solo capello della nostra testa, senza la sua volontà: perchè se li siamo veramente fedeli, mi salvera miracolosamente.*

(3) Et cet homme, cet ami était un catholique. Il se nommait *Martina*. Il est consolant de voir, au milieu de tant de crimes commis au nom de l'a

dit que, si je voulais aller avec lui, je n'aurais rien à craindre.

« Nous descendîmes de la montagne, et, vers la nuit, étant arrivés au hameau des Bonnets, où était ma maison, il me demanda s'il y avait du vin pour se rafraîchir. Je lui en montrai d'une qualité inférieure ; mais je lui dis que j'en avais aussi d'une autre qualité, qui était du meilleur que produisit la *Giovanèra* de Saint-Jean (1). »

Etant arrivés à Lusernette, Salvajot remit ses armes à son ami, qui les cacha et qui fit ensuite coucher le fugitif dans un grenier, afin que les voisins ne s'aperçussent pas de sa présence ; car il était défendu, sous de très grandes peines, de donner asile à aucun Vaudois.

Il demeura dans ce galetas trois jours et trois nuits, après quoi il dit à Martina d'aller trouver le seigneur

religion, un pauvre homme qui demeure fidèle à la sainte humanité. Le protestant se confiait au catholique, comme autrefois les catholiques s'étaient fiés aux protestants en leur remettant la garde de leurs filles. Les peuples valent toujours mieux que ceux qui les dirigent.

(1) Qu'on nous pardonne de citer ces détails. Ils montrent la vie dans ce qu'elle est, avec ses besoins et ses préoccupations vulgaires (sans le soin desquels, après tout, on ne pourrait pas subsister) ; et le caractère abstrait des événements historiques ne saurait toujours les remplacer. *E poi, dit Salvajot, tiremo fuori un di quei bottali e bevemo bene.*

de Rora, dont il était féal, et qui demeurait à Campillon, pour le prier de lui accorder quelque emploi.

« Je lui avais, dit-il, écrit un billet de ma propre main; mais dès qu'il l'eut vu, il se mit à jurer et le déchira, disant qu'il ne pouvait rien faire pour moi.

« Je ne savais quel parti prendre, et j'hésitais à retourner dans les montagnes, lorsque Martina alla, sans m'en rien dire, parler à Luserne au préfet de La Tour, qui se rendit immédiatement auprès de S. A. R. pour obtenir ma grâce. Je passai tout le jour fort inquiet. Mon ami n'arriva qu'à deux heures après minuit et me réjouit fort le cœur en me disant que je pouvais m'en retourner sans danger pour ma vie.

« Je rendis grâce à Dieu, et le lendemain, 4 de mai, j'allai à Luserne en compagnie du curé de Lusernette et de Martina. Ils m'escortèrent jusqu'au couvent du Pin, où l'on me fit beaucoup d'accueil (*grande carezze*), pensant que je voulusse changer de religion. Mais je dis aux moines que, pour le moment, j'avais bien autre chose en tête; que ma femme et ma petite fille étaient encore par les montagnes, et que je les priais de m'aider à les en retirer, afin que les soldats ne les tuassent pas.

« Aussitôt ils allèrent parler au président Palavi-

cino, qui se rendit avec bonté (*della sua grazzia*) vers S. A. R., et me fit dire que tous ceux des nôtres qui voudraient se rendre vers le prince, le pourraient. »

Salvajot ignorait encore le sort qu'avaient subis ceux qui s'étaient rendus ; car les défenseurs de Pomian, trahis par Catinat , étaient déjà emprisonnés. Lui-même le fut bientôt , dans les caves de ce même couvent, dès qu'on eut reconnu l'impossibilité d'obtenir son apostasie.

Il continue ainsi :

« J'envoyai donc deux enfants pour faire venir ma femme : car je ne voulais pas écrire un billet qui eût pu faire croire aux nôtres que je les avais abandonnés. Ces enfants furent accompagnés jusqu'au Villar par leurs propres pères, qui apportaient au comte de Massel l'écrit de Palavicino , ordonnant de les laisser passer et revenir avec ma famille.

« De là, ces enfants allèrent seuls à la recherche de ma femme, jusqu'à la *Baudeina*, où ils la trouvèrent faisant du pain. Avant de descendre, elle voulut aller chercher sa fille qui était au *fourest* ; mais l'ennemi arriva, et ils furent tous obligés de se cacher pendant dix jours (1).

(1) *Si riscorarono in Barma d'Hant, e così scomparono la loro vita. Ma*

« Ma femme arriva enfin à Luserne avec notre enfant ; on la pressa de se catholiser, mais elle dit qu'elle ne ferait rien sans en parler à son mari.

« Le père président (1) la conduisit à ma prison et me dit de lui laisser croire que j'étais déjà catholique (2) ; mais cela me fut impossible.

« Elle voulait entrer dans la prison, avec ma fille qu'elle tenait par la main, mais le Père leur dit : « Prenez garde, pauvres femmes, car si vous entrez là-dedans, vous n'en sortirez plus. » Mais j'étais si joyeux de les revoir, et elles si heureuses d'être près de moi, que nous ne pûmes nous résoudre à nous éparer. Elles entrèrent, et passèrent cette nuit à mes côtés, au milieu des autres prisonniers.

« Elles dormirent sur la terre, sans paille, sans couverture et sans souper ; car bienheureux était ce-

*molti altri, che il nemico ricontrava, gli amazzavano, e gli impicavano agli alberti; violavano le donne; saccheggiavano tutto, e bruciavano in molti luoghi, talmente che..... da tutte le parte, non si sentiva altro che grida, spavento .... che faceva orrore! Je ne cite pas ces paroles pour accroître l'horreur des scènes que j'ai décrites, mais pour montrer qu'elles n'ont point été exagérées ; et si j'avais voulu multiplier d'épouvantables détails, les documents n'étaient pas épuisés.*

(1) Le Supérieur de la mission établie au couvent du Pin.

(2) Ce qui prouve qu'on avait affirmé à sa femme qu'il s'était catholisé. Que penser d'un système qui prétend amener à la vérité, et qui emploie le mensonge ?

lui qui appuyait sa tête sur une pierre : les ministres aussi bien que les autres (1).

« Chacun tirait à soi tout ce qu'il pouvait , et plusieurs d'entre ceux qui avaient été amis, devinrent ennemis. » Tant la faim est un cruel démon !

« Le lendemain ma femme voulut sortir pour aller chercher quelque chose à Luserne , chez notre ami Martina ; mais il fallut avoir recours au major et payer *due crosasi* au capitaine des gardes, afin de pouvoir sortir.

« J'indiquai alors à ma femme un endroit où j'avais laissé tomber un chaudron en cuivre dans le torrent de *Laigha*, et lui dis de l'apporter chez Martina ; car il m'avait coûté *una doppia d'Italia* (2), et il était presque neuf.

« Elle devait aussi lui remettre une somme de cent francs, que j'avais en écus et en petite monnaie ; ainsi que vingt livres de sel et dix-huit livres de lard qui nous restaient encore.

(1) *E beato era colui che poteva aver una pietra sotto il capo : gli ministri, come gli altri.*

(2) La *doppia* ou double livre ducal valait , avant 1755, 41 fr. 7 c. ; après cette époque, sur un édit rendu à ce sujet, la *doppia* ne valut plus que 30 fr. 2 c.

« Martina lui promit de garder toutes ces choses, et de me les rendre quand je les ferais réclamer.

Ces détails peuvent paraître minuteux ; mais la préoccupation des soins ordinaires de la vie ne saurait être retranchée, même des plus graves événements. Ils ne sont pas inutiles, d'ailleurs, pour faire connaître l'esprit d'ordre, d'économie et d'équité qui animait nos pauvres montagnards.

Beaucoup d'autres détails du même genre se trouvent encore dans le mémoire d'où nous tirons ceux-ci.

« Dans les premiers jours de ma captivité je vis arriver quatre cents personnes de Pral, tant femmes qu'enfants et vieillards ; et tous dans un état si déplorable, si malheureux, que les prisonniers même en étaient affligés.

« Ces pauvres gens avaient conduit avec eux quelques ânes et quelques mulets ; mais les soldats s'emparèrent de ces montures, et en jetaient bas ces pauvres enfants et ces pauvres femmes si brutalement, que c'était une véritable compassion. Deux d'entre elles, qui étaient

enceintes, accouchèrent sur le coup, et on les mena dans un autre cachot.

« Un jour le président Palavicino me fit appeler dans le jardin du couvent et me demanda si je savais le chemin du col Julian et de Barma d'Hant ; mais je lui dis que je n'étais jamais allé de ces côtés-là.

« Puis *il signor Glaudi Brianza*, me prenant à part, vint me dire : — A présent, Salvajot, il vous faut faire en sorte que les autres habitants des Vallées se rendent, parce qu'alors on vous mettra en liberté.

— Ah ! monsieur, je ne puis absolument rien en cela.

— Prenez garde ! Si vous faites le récalcitrant, vous aurez à vous en repentir.

« Deux jours après, le président vint me demander si je voulais voir nos ministres. — Bien volontiers, lui dis-je.

— Eh bien, venez avec moi.

« Il me fit alors sortir du couvent des missionnaires ; nous passâmes devant le palais du marquis, où je vis le duc de Savoie à la fenêtre, et bientôt nous arrivâmes à la prison des ministres. En entrant je saluai ; et, voyant leur misérable état, je demandai s'ils



n'avaient rien pour dormir, car il n'y avait que le pavé. Ils me répondirent que non.

« Alors le major de Luserne, qui était entré, me dit en ricanant : — Eh bien, monsieur le capitaine Salvajot, comment trouvez vous cela ? Mais nous ne sommes pas au bout ; et vous verrez, vous verrez comment nous traiterons tout ça ! — Il parla même de me pendre, sur ce que je ne voulais pas abjurer, et *déqueula* (1) de la sorte assez longtemps.

« Je voulais m'en retourner avec lui, mais il me dit de rester là jusqu'au soir ; et on m'y laissa deux semaines.

« Or, tous les jours on amenait de nouvelles bandes de prisonniers. Il y avait quelquefois des familles entières ; mais les soldats arrachaient les petits enfants d'entre les bras de leurs mères, avec tant de violence que plusieurs de ces faibles créatures furent étranglées *du coup* et restèrent mortes entre leurs mains.

« Il n'y avait point d'humanité dans ces gens-là ! » observe Salvajot avec une laconique simplicité.

« Nous demeurâmes si longtemps sans paille, ajouta-t-il, que la vermine couvrait les murs ; et l'on ne pouvait sortir de la salle, parce qu'à la porte était le

(1) *Feca grandissima goula.*

corps-de-garde. On ne pouvait pas non plus avoir de l'eau pour se laver, ni même pour boire; et l'on avait aussi bien peu à manger.

« Enfin on nous mena dans un nouveau cachot, sous les voûtes d'une maison qui était anciennement *del signor Bastero*. Mais là ce fut encore pis ! Heureusement qu'on ne nous y laissa que deux ou trois jours.

« Un soir le chevalier *Morosa* vint nous voir, et dit à MM. les ministres : — C'est vous qui avez causé cette rébellion ! vous eussiez mieux fait d'obéir.

— Vous savez , répondirent-ils , que nous avons fait notre possible pour l'empêcher ; car nous voulions que nos gens profitassent des ordres de Son Altesse, pour sortir du pays ; mais nous n'avons jamais pu leur faire entendre raison.

— Vous dites cela pour vous excuser, reprit-il ; mais je sais bien ce qui s'est passé dans vos assemblées.

« Toutefois il n'insista pas là-dessus, et en se retirant il leur dit : *Bon soir, messieurs*, et les ministres répondirent : *Bon soir à Votre Seigneurie*.

« C'est le 16 de mai que l'ordre arriva de nous faire partir. Je pris ma fille par la main ; ma femme alla déposer chez diverses personnes des objets que nous

ne pouvions emporter (1); nous étions environ cent soixante personnes. Les hommes étaient attachés deux à deux; il y avait vingt-sept couples, rattachés encore les uns aux autres par une longue corde.

« Quand nous sortîmes de Luserne, il y avait là beaucoup de peuple rassemblé; et ce peuple nous disait de mauvaises paroles.— « Satanés hérétiques, on va voir votre fin, etc. » — Et quand nous prîmes la route de Turin :— « Regardez encore une fois vos montagnes, car vous ne les verrez plus ! » — Il y en avait plusieurs parmi nous qui pleuraient.

« Des soldats se tenaient à droite et à gauche de notre ligne enchaînée; et nous allâmes ainsi jusques à Briquéras.

« Là on s'arrêta un peu sous la halle, et ceux qui avaient de l'argent achetèrent du pain. Puis on nous remit en route, et nous allâmes dormir à *Osasco*. Ceux qui avaient les mains liées et qui en outre étaient attachés les uns aux autres étaient fort gênés, car lorsqu'il fallait passer les rivières sur de petites planches, si l'un d'eux faisait un faux pas, ils risquaient tous de tomber; et lorsqu'ils avaient soif, ils ne pouvaient boire, à moins que quelqu'un ne leur donnât de l'eau.

(1) Je supprime ici des détails inutiles.

« Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Turin. A l'entrée de la ville on fit une halte pour attendre les charrettes qui étaient encore en arrière, chargées de malades, de femmes et d'enfants.

« A peine entrés dans Turin, il nous fallait une grande surveillance pour qu'on ne nous enlevât pas nos enfants. On s'était déjà saisi de ma petite fille, et on l'emportait à la hâte, lorsque la femme de Barthélemi Ruetto, s'en étant aperçue, courut après le ravisseur et me la ramena. Mais la foule était si pressée et la poussière si épaisse qu'on ne pouvait presque pas se voir.

« Nous arrivâmes à la citadelle vers dix heures du soir.

« On fit l'appel des prisonniers et l'on envoya les ministres dans un endroit séparé; puis ceux qui étaient liés ensemble furent poussés dans une chambre, mais si étroite qu'ils ne pouvaient s'y remuer et s'étouffaient de chaleur.

« Quant à moi, je restai avec ceux de Rora (1).

(1) Je supprime encore des détails. Salvajot donne le nom de tous ses coprisonniers : ils étaient quinze. Les prisonniers détenus à Turin étaient alors au nombre de 222. Mais il y en avait dans beaucoup d'autres villes; et les souffrances multipliées dont ils furent victimes sont attestées par le chiffre énorme de leur mortalité. Les sept dixièmes des Vaudois périrent en prison.

On nous mit dans une tour où il y avait des matelas, et nous étions mieux traités qu'à Luserne.

« De temps en temps nous recevions quelques aumônes : on nous donnait de la soupe, du linge, un peu de vin ; ce qui faisait beaucoup de bien à chacun, mais principalement aux malades et à ceux qui n'avaient point d'argent.

« Il y avait encore des personnes de la ville qui nous faisaient de grandes charités (1).

« Par intervalles on nous laissait sortir et promener sur les bastions. Mais cela n'eut lieu que depuis le retour des *gardes royales* (2) ; car auparavant la citadelle était confiée à des citoyens de Turin, et nous étions moins bien traités par eux que par les soldats. Avec ces derniers on pouvait au moins aller chercher de l'eau, laver son linge, et jouir de quelque liberté.

« Cela dura jusqu'au 26 de juillet qu'arriva l'ordre de S. A. R. de nous faire partir pour Verceil ; car il fallait faire place à d'autres.

« Le *signor Blaygna*, qui veillait sur nous lorsque

(1) ... *E vi erano ancora molte persone che facevano carità grande*. J'insiste avec plaisir sur ces détails, n'omettant aucun des faits qui peuvent adoucir le tableau des cruautés que j'ai dû raconter.

(2) Régiment qu'on avait fait marcher sur les Vallées.

le comte Santus était forcé de s'absenter, établit Bastie et moi pour veiller sur les autres (1).

« Je le priai de m'accorder une petite place particulière pour ma femme, qui était sur le point d'accoucher.—Ne savez-vous pas, me dit-il, que vous devez partir demain ? — Et en effet, le lendemain matin, on fit sortir du donjon tous ceux qui s'y trouvaient, à la réserve des ministres (2). Plusieurs étaient malades et gémissaient ; mais il fallait avoir patience, puisque tel était l'ordre de Son Altesse (3).

« A peine fûmes-nous dehors que M. Blaygna me dit : — Salvajot, venez ici. — Et, me tirant à part, il ajouta : — Prenez votre femme et votre petite fille, et rentrez. — Ainsi fîmes-nous ; et il fit encore rentrer M. Paul Gonin avec son fils.

« Puis on mit ensemble ceux qui ne voulaient pas changer de religion et ceux qui avaient abjuré. On

(1) *Il signor Bastia ne aveva 60 da tener conto, ed io 43.*

(2) Ils étaient au nombre de neuf, ayant chacun leur famille. Quatre autres familles étaient jointes aux leurs : ces familles étaient celles de MM. Moudon, Malanot, Goante et Gauthier.

(3) « E vi era gran pianto e lamento ; ma bisognò aver pazienza, perchè così era l'ordine di S. A. R.

(4) Les autres partirent, et furent envoyés à... (le nom est illisible dans le manuscrit) où ils moururent tous, à l'exception d'un seul, nommé Daniel Rivoire.

traita ces derniers un peu mieux ; on les conduisait à la messe , et chaque jour des prêtres venaient pour les instruire dans les nouvelles doctrines.

« Au commencement , ils reçurent beaucoup plus d'aumônes que nous ; mais , par la suite , les secours qui nous étai<sup>ent</sup> destinés furent répartis également entre tous. Les premiers en étaient offensés et disaient que nous étions la cause de ce qu'ils étaient encore retenus en prison , parce que nous ne voulions pas abjurer.

« Huit jours après , ma femme accoucha d'une fille , et le comte Santus vint me dire : — Il faut la faire baptiser. — Je fus fort étonné de cela , parce que je pensais qu'il ignorait encore sa naissance. — L'enfant se porte bien , lui dis-je , et on pourra la baptiser plus tard. — Du tout , répliqua-t-il , il faut que cela se fasse tout de suite. Voilà M. de Rocheneuve et Mme la baronne de Palavicino qui lui serviront de parrain et de marraine , et qui feront votre fortune.

« Alors je n'osai plus rien dire , et on apporta la nouveau-née dans la chapelle du fort , où je suivis le cortège avec Mademoiselle Jahier de Rocheplate , qui

manqua tomber évanouie en voyant toutes les cérémonies que l'on faisait (1).

« On donna à mon enfant les noms de Louise-Caroline, qui étaient ceux du parrain et de la marraine. Le lendemain on apporta à l'accouchée une chemise et deux draps blancs qu'avait fait donner le père Valfrédo, confesseur de S. A. R., et l'on nous offrit d'aller habiter une pièce séparée; mais ma femme refusa, dans la crainte que ce ne fût pour nous engager à une apostasie. »

« Le gouverneur du fort me dit une heure après : — Pourquoi n'avez-vous pas voulu sortir de ce donjon? — Je lui répondis que l'accouchée était encore trop faible pour cela. — Tu es un vrai coquin! s'écria-t-il; mais tu la payeras. Et s'adressant aux ministres : — C'est vous qui êtes cause de ce qu'ils ne se catholisent pas; mais prenez garde à vous! »

L'auteur des mémoires inédits que nous venons de

(1) Je n'aurais pas reproduit ces détails, non plus que beaucoup d'autres, si j'avais dû les extraire de diverses pièces remises à la disposition de l'historien, pour en tirer, sous sa propre responsabilité et à son choix, les matériaux également assortis d'une partie de son ouvrage; mais comme il s'agit ici d'un ouvrage original, j'ai cru devoir en conserver autant que possible les nuances et les dispositions, même lorsqu'elles ne sont pas d'un intérêt général : parce que le caractère particulier de ce récit fait ressortir les traits généraux de toute la scène dont il n'est qu'un épisode et, pour ainsi dire, un échantillon d'autant plus précieux qu'il est moins apprêté.



citer raconte ensuite que sa femme mourut au bout de quelques jours, et qu'il se servit de l'un des draps qu'on leur avait donnés pour l'ensevelir.

Un mois après, l'enfant qu'elle avait mis au monde dans la prison expira aussi. Salvajot resta seul avec sa petite Marie, alors âgée de cinq ans et demi.

Beaucoup d'autres femmes enceintes, qui accouchèrent dans les prisons, perdirent leurs enfants; et elles-mêmes moururent presque toutes. « Enfin, ajoute le captif, il n'y avait peut-être pas un seul d'entre nous qui ne souffrit de quelque maladie. Par la grâce de Dieu, j'ai été épargné dans ces épreuves; mais aussi nous étions mieux traités que les autres prisonniers.

« Les malades étaient soignés par des médecins; on leur fournissait les médicaments nécessaires, et le père Valfrédo ainsi que le père Morand les visitaient avec empressement. S'il y en avait qui n'eussent point d'argent, ils leur en donnaient quelque peu, faisaient distribuer des bouillons aux plus faibles, et généralement nous fournissaient de tout ce dont nous avions besoin. »

C'est avec bonheur que je relève ces détails. Autant la mauvaise foi et l'inhumanité causent d'indi-

gnation, autant ces soins et ces prévenances méritent d'approbation chrétienne.

« Et ce qu'il y a de remarquable, ajoute Salvajot en parlant de ses bienfaiteurs, c'est qu'ils n'établissaient aucune différence entre ceux qui s'étaient catholisés et ceux qui demeuraient fidèles à leur religion. Ils semblaient même avoir plus d'égards et de respect pour ces derniers. »

Je voudrais terminer ce chapitre par le trait que l'on vient de lire, et qui est aussi un hommage rendu à la **dignité des convictions**. Mais quelques paroles sont encore nécessaires pour rappeler que tous les prisonniers vandois n'avaient pas été transportés à Turin, et qu'il en périt un grand nombre par les rigueurs de la faim, des maladies ou de l'angoisse, dans les fossés, les prisons, les citadelles ou les basses fosses de Queyrasque, de Mondovi, de Rével, d'Asti, de Carmagnole, de Fossan, de Villefranche et de Saluces (1).

(1) Il y en avait encore en d'autres prisons. — J'ai vu une lettre écrite par les pasteurs *Jahier* et *Malanot*, du château de Nice, le 1<sup>er</sup> mai 1686 ; et une autre écrite par les pasteurs *Giraud*, *Chauvie* et *Jahier* (cousin du précédent), du château de *Miolens* (près de Montmellian, en Savoie), le 20 juin de la même année. L'une et l'autre de ces lettres attestent la profonde misère de leurs auteurs, et ont pour but de réclamer quelques

« Enfin, dit notre narrateur, on commença à parler de notre prochaine sortie du pays. Déjà on laissait quelques-unes de nos femmes passer les portes de la citadelle et aller en ville pour faire leurs provisions; puis on permit aussi à quelques hommes de sortir, pourvu qu'ils fussent accompagnés par deux sergents; plus tard ils purent aller seuls; *et ainsi, observe-t-il, s'acheminaient les choses vers notre liberté,* » c'est-à-dire vers leur exil !

secours. *L'histoire de la persécution de 1686*, imprimée à Rotterdam en 1689, dit que les Vaudois prisonniers avaient été répartis en quatorze prisons ou châteaux-forts du Piémont.

---

## CHAPITRE IV.

### EXPULSION TOTALE DES VAUDOIS, DÉPORTÉS A VERCEIL, OU CONDUITS EN EXIL.

(De septembre 1686 à septembre 1687.)

---

SOURCES ET AUTORITÉS. — La dernière partie des sources indiquées au chap. XV; plus MOSER, *Hist. des Vaudois et de leur admission dans le duché de Wurtemberg, tirée des actes les plus authentiques*; Zurich, 1798; un vol. petit in-8o de 558 p. (en allemand.) — DIETRICH, *Histoire de l'introduction des Vaudois dans le Brandeburg*; Berlin 1831; un vol. in-8o de XX et 414 p. (en allemand). Mémoires divers, par Erman et Réclam, t. VI; Lamberty, Keller, etc. (Tous, auteurs allemands). — *Extraits des registres du conseil d'Etat de Genève, depuis février 1687 à décembre 1690, concernant tout ce qui est relatif aux Vaudois dans cette époque*. Un MSC in-4o transmis par M. Le Fort. — Divers extraits des Archives de Berne, communiqués par M. Monastier. — Autres, des Archives de Stuttgart, de Zurich et de Darmstadt. Enfin, les journaux du temps: Gazettes de France, de Leyde, d'Angleterre, etc. — Et pour ce qui est relatif à l'état des Vaudois en Piémont, *Archives d'Etat et de la cour des comptes* à Turin.

Pendant le cours des événements que nous venons de rappeler, un grand nombre de lettres avaient été écrites en Suisse, en Hollande, et en Prusse (alors le Brandebourg), ainsi qu'en Wurtemberg, pour é-

veiller en faveur des Vaudois la sollicitude des puissances protestantes, qui eussent pu les secourir par leur intercession, leurs aumônes ou leur hospitalité.

L'expression des sympathies les plus généreuses répondit à cet appel. Dès le commencement de la persécution, l'Avoyer de Berne avait adressé dans toutes les paroisses du canton, et probablement aussi dans les autres cantons protestants de la Suisse (1), une circulaire pressante pour recommander la célébration d'un jeûne public, accompagné de collectes universelles en faveur des Vaudois. Cette circulaire commençait ainsi : « Comme dans ces temps douloureux, nos frères de Piémont, poursuivis par le fer  
« et par le feu, tués, faits prisonniers, et bannis de  
« leurs pays, sont fugitifs et à l'état le plus déplorable, etc.... (2); » d'où il résulte qu'à cette époque déjà, un certain nombre de Vaudois avaient été *bannis de leurs pays* et se trouvaient *fugitifs*. Dès le commencement de l'année, il paraît même que l'idée d'un inévitable et prochain exil s'était répandue aux

(1) Ce qui paraît résulter des termes suivants de cette circulaire : *Tous les pays confédérés et alliés sont invités, etc...*

(2) Cette circulaire est datée du 14 mai 1686; et le jeûne qu'elle indique devait avoir lieu le 24 du même mois. *Archives de Berne*. Communication de M. Monastier.

Vallées, puisqu'on s'y préoccupait déjà d'assurer à leurs habitants un asile en pays étranger (1).

On sait comment ils furent décimés par le massacre et les prisons. L'héroïque résistance des derniers défenseurs de ces montagnes dépeuplées prépara la délivrance des captifs qui s'étaient rendus. Les combattants ne consentirent à terminer la lutte qu'à la condition de pouvoir se retirer librement avec leurs frères prisonniers ; et ils se hâtèrent d'en donner connaissance aux cantons évangéliques. Victor-Amédée, sans paraître accepter aucune condition de la part de *ses sujets rebelles*, comme on les appelait, ratifia implicitement cette clause, en disant de ses prisonniers : « Je souhaite que la résolution que je prendrai à leur égard vous soit agréable (2). » Huit jours après la réception de cette lettre, les cantons protestants de la Suisse nommèrent des députés, qui se réuni-

(1) Lettres écrites dans ce but, en janvier 1686, par les députés vaudois : 1<sup>o</sup> au grand électeur de Brandebourg (Frédéric-Guillaume) ; 2<sup>o</sup> au duc de Wurtemberg ; 3<sup>o</sup> à l'électeur du Palatinat ; 4<sup>o</sup> au comte de Waldeck. Réponse favorable de l'électeur de Brandebourg, le 31 janvier ; autre lettre du même aux cantons suisses, du 12 mars, pour leur recommander les Vaudois, et du 3 juin, pour demander des renseignements sur leur nombre, leur fortune, leurs industries, etc... (Citées par Dieterici.)

(2) Lettre aux cantons évangéliques, du 17 d'août 1686. (*Archives de cour*, Turin.)

rent à Arau (1), pour conférer sur la sortie projetée des Vaudois, et l'asile qu'on pouvait leur offrir. Ayant pris connaissance de tous les documents, cette assemblée remit à deux mandataires, nommés par elle, le soin de s'entendre à cet égard avec le comte Gavon, chargé d'affaires du Piémont près le gouvernement helvétique. Ils se rendirent à Luserne, où il résidait; et leurs négociations ne firent qu'arrêter d'une manière officielle les bases de l'accord sur lequel les derniers combattants des Vallées avaient posé les armes.

Quant à la route que les Vaudois devraient suivre pour sortir des Etats de Savoie, Victor-Amédée avait d'abord désigné celles du Saint-Bernard et du Valais; mais comme ils n'eussent pu traverser ce dernier territoire sans l'assentiment préalable de l'évêque de Sion, les délégués des cantons protestants qui étaient demeurés à Luserne, auprès de l'ambassadeur piémontais, demandèrent que les proscrits Vaudois fussent dirigés sur la Suisse par la route du mont Cenis. Le comte Gavon écrivit à Turin dans ce sens, et cette direction fut adoptée.

(1) En septembre 1686. Introduction de la *Remise*, par Arnaud.

Alors aussi commencèrent d'arriver à Genève les deux détachements vaudois qui avaient lutté avec tant de courage dans les vallées de Luserne et de Saint-Martin, et dont la glorieuse capitulation avait déterminé la délivrance de leurs frères. Ils étaient les premiers à en jouir, comme ils avaient été les derniers à se rendre ; et n'ayant point passé par les prisons, ils avaient aussi moins souffert : car les maladies des cachots sont plus meurtrières que les blessures du combat. Les magistrats de Genève n'avaient pas même encore connaissance de leur départ des Vallées, lorsqu'ils entrèrent dans cette ville avec armes et bagages, le 25 novembre 1686.

Ils étaient quatre-vingts personnes , tant hommes que femmes et enfants. Le conseil d'Etat décida que leurs armes seraient déposées sous les halles pour leur être rendues au sortir de la cité (1).

Bientôt on reçut avis que le duc de Savoie avait élargi une partie des prisonniers (2). C'était ceux de Turin. Salvajot, dont on connaît les mémoires, faisait partie de ce premier départ ; mais ce n'était pas encore là une mesure générale. Les mandataires suisses

(1) Registres du conseil d'Etat de Genève, séance du 26 novembre 1686.

(2) *Id.* séance du 3 décembre.



renouvelèrent leurs instances , et le 3 de janvier 1687 parut enfin un édit par lequel il était accordé aux Vaudois non catholisés d'être mis en liberté , quel que fût le motif pour lequel ils fussent détenus , à condition qu'ils sortiraient immédiatement des Etats de Savoie , sans s'écarter , sous peine de la vie, de la route qui leur serait désignée.

Mais ils ne partirent pas sans éprouver de nouvelles peines.

La Propagande voyait avec regret un si grand nombre d'hérétiques échapper , même par l'exil , à ses tentatives de conversion.

On sait combien d'éminents personnages et de grandes familles s'étaient intéressées à son œuvre avec une ferveur mal éclairée, sans doute , mais peut-être sincère. Leur prosélytisme avait d'abord été du zèle ; il devint ensuite de l'ambition.

Les faveurs de la cour et du clergé avaient récompensé le dévouement des premières personnes qui s'étaient généreusement chargées de l'entretien et de l'éducation de quelques enfants vaudois. Ce fut un moyen de parvenir ; chacun voulut avoir *son converti*. Le beau monde fit une mode de cet empressement , et l'on écrivait de Turin : « On voit rarement passer

« un carrosse qui n'ait son *Barbet* (1) derrière lui ; il  
« y en a même quelquefois jusqu'à deux, distingués par  
« leur bonnet à la dragonne (2). »

Mais, comme tout ce qui est une affaire de mode, cet engouement passa vite, et ces pauvres enfants tombèrent dans l'oubli, souvent dans la misère, parfois dans la dégradation.

Lors du départ de leurs familles, on cherchait encore à s'emparer de quelques-uns d'entre eux.

« Les prisonniers de ma brigade, écrivait le directeur de l'une d'elles, m'ont dit qu'à leur sortie de la citadelle de Turin le major leur avait enlevé plusieurs enfants par force (3). »

Les Vaudois qui avaient abjuré dans les Vallées ou dans les prisons, étaient aussi fort nombreux (4). On conçoit l'entraînement, ou plutôt le vertige, qui, pour les esprits faibles, avait dû multiplier de tels moments d'oubli dans la terreur de la persécution. Plusieurs des *convertis* n'avaient d'ailleurs abandonné leur Eglise

(1) Terme de mépris par lequel on avait désigné les Vaudois, en raison du nom de *Barbas* qu'ils donnaient anciennement à leurs pasteurs.

(2) Lettre des commissaires suisses à leurs seigneurs de Berne, 24 mars 1687. (*Archives de Berne*, onglet C.)

(3) Lettre à M. Panchaud, 12 mars. (*Archives de Berne*, C.)

(4) Leur recensement donne le chiffre 2,226. (*Archives d'Etat*, Turin, pièces diverses.)

qu'avec l'espoir de demeurer dans leur patrie; mais ils en furent bien cruellement punis. Pour les empêcher de se joindre à ceux qui se rendaient en Suisse, on ne les laissa sortir de prison qu'après le départ du dernier de leurs frères. *La vogue des convertis* était alors passée; les Vaudois fidèles avaient conquis les égards et l'admiration, même de leurs ennemis; les apostats demeuraient suspects, même à leurs nouveaux coreligionnaires; et enfin, au lieu de pouvoir rentrer dans leurs Alpes natales, ils se virent relégués dans les plaines marécageuses de Verceil (1), avec défense d'en sortir, sous peine de dix ans de galères. Leur vie y fut très misérable; plusieurs d'entre eux moururent des fièvres typhoïdes qu'ils contractèrent dans ces climats, si différents des leurs.

Leurs compatriotes, qui avaient préféré l'exil à l'a-

(1) L'ordre de les y diriger arriva le 3 mars 1687. Un premier départ de 650 personnes, toutes de la vallée de Saint-Martin, eut lieu le 8. Elles furent embarquées sur le Pô. Un second convoi partit le 15. D'après un dénombrement fait à Cigliano, le 17, il se composait de 792 hommes, 260 femmes, 501 infirmes et 23 enfants. Ce petit nombre d'enfants s'explique par les nombreux enlèvements dont ils avaient été l'objet. Les chiffres qui précèdent sont tirés d'une pièce intitulée: *Distribuzione delle cattolizati delle valli di Luzerna, nella città e terre della provincia di Vercelli*. (Archives de cour.) Un autre tableau, où le peuple vaudois est groupé par familles, porte à 1973 le nombre des familles qui existaient dans les Vallées avant 1686, et à 424 le nombre de celles qui se sont catholisées. (Même source, *Ristretto degli abitanti delle Valli etc...*)

postasie, étaient libres de choisir un asile en pays étranger, tandis que, pareils aux descendants de Jacob en Egypte, les malheureux déportés se virent retenus comme des esclaves dans les rizières méphitiques de Verceil. Une peine de dix ans de galères était prononcée contre tout habitant qui, hors de cette province, aurait reçu chez lui un des Vaudois catholisés. Ils ne pouvaient s'en éloigner, même momentanément, sans une autorisation formelle du gouvernement, étant tenus, en outre, de produire à leur retour des attestations d'exactitude aux offices de l'Eglise romaine, signées par les curés de toutes les paroisses dans lesquelles ils auraient séjourné. N'a-t-on pas raison de dire qu'au lieu de la dignité de l'exil, ils avaient choisi la honte de la servitude ?

Enfin, il leur était interdit de la manière la plus rigoureuse de jamais remettre le pied dans les vallées vaudoises, pour quelque motif (1) et avec quelque autorisation que ce fût. Quiconque y eût été surpris devait être puni de mort ; et deux mille francs de récompense (2) étaient assurés à qui celui arrêterait un tel contrevenant.

(1) *Sotto qualsivoglio pretesto imaginabile.*

(2) *E promesso, e sarà realmente sporzato* (insistance qui prouve le

On voit que ces malheureux déportés, qui avaient espéré un sort plus doux par leur apostasie, furent au contraire bien moins favorablement traités que leurs compatriotes fidèles et proscrits. Ces derniers, après être sortis sans bassesse des Etats de Savoie, furent accueillis par l'estime, l'affection, les sympathies universelles des pays étrangers, et parvinrent plus tard à rentrer dans leur patrie, qu'ils ne quittèrent plus; tandis que les misérables catholisés, objet de défiance et de mépris pour tout le monde, abandonnés de leur propre estime, languissant loin de leurs montagnes, et sans perspective d'y rentrer jamais, traînèrent dans l'oubli les derniers restes d'une existence pénible et dédaignée. Quelles hautes leçons ressortent de ce profond abaissement !

Avant l'arrivée de ces tristes colons, Verceil déjà avait eu des Vaudois dans ses murs; mais comme ils n'étaient que prisonniers et non catholisés, ils furent appelés à s'expatrier avec leurs fidèles coreligionnaires et partirent en même temps que les prisonniers de Turin.

peu de foi qu'on mettait et qu'on ajoutait alors aux *promesses* même les plus authentiques : ce caractère apparaît partout où le catholicisme a été triomphant) ; il *premio di doppie cinquanta*, etc... Somme exacte : 203 fr. 50 cent.

C'était dans l'hiver de 1686 à 1687. Ces montagnards, autrefois si vigoureux, étaient maintenant pâles, débiles, sans habits, sans souliers, atteints de fièvres et de dyssenteries (1). La mort avait éclairci leurs rangs dans une longue reclusion (2); les rigueurs de l'hiver menaçaient maintenant ces existences affaiblies à peine échappées aux rigueurs des cachots (3).

Ils arrivèrent à Turin; là des scènes plus tristes encore les attendaient. A cause du mauvais temps, sans doute, on avait donné l'ordre de ne pas laisser partir les enfants au-dessous de douze ans; mais on avait promis à leurs parents de les leur renvoyer au retour de la belle saison (4). Ces pauvres gens, déjà si souvent trompés, ne virent là qu'une ruse par laquelle on voulait les priver de leurs enfants, les retenir loin d'eux, *les faire catholiques* et les leur enlever pour jamais.

(1) Rapports sur la prochaine arrivée des premières bandes de proscrits vaudois, dressés par les commissaires qui avaient été envoyés à leur rencontre. (*Registres du conseil d'Etat de Genève*, séances du 14, du 15, du 24 et du 31 janvier 1687.)

(2) ... *Quasi di Torino e di Verocelli erano pochi; il motivo è, che erano quasi tutti morti.* (Mémoires de Salvajot.)

(3) Il en mourut plusieurs en route. (Lettres et rapports des commissaires.)

(4) « Si era ordine di non lasciar andare nessun figliuoli minori di dodici anni; e dicevano che gli manderebbero nel bel tempo; e che i signori che ne vorebbe ne pigliassen. » (*Mémoires de Salvajot.*)

Les cris, les larmes et les gémissements remplissaient toutes les prisons (1); les mères surtout étaient désolées; plusieurs d'entre elles eussent préféré voir leurs enfants sans vie que livrés à leurs persécuteurs (2). Au premier acte d'enlèvement que l'on voulut tenter en vertu de cet ordre, il y eut du sang répandu (3); la résistance fut si vive qu'on renonça à faire exécuter cette mesure (4), dont l'humanité eût approuvé l'exécution si le souvenir des perfidies passées n'eût trop permis d'en suspecter le but. Non-seulement les enfants que ces familles émigrantes gardaient avec elles leur furent donc laissés, mais encore plusieurs de ceux qui leur avaient été précédemment enlevés, apprenant que leurs parents allaient partir, quittèrent les grandes maisons dans lesquelles ils avaient été placés et se sauvèrent pour venir se joindre au cortège des exilés (5).

Mais la plupart de ces pauvres enfants se virent

(1) « Era un gran pianto in quel giorno, fra i padri e le madre. » (*Id.*)

(2) « Molte madre erano risolte, se venivano per pigliar i loro fanciulli, e di tirarli un cotello nel ventre. » (*Id.*)

(3) « Cominciarono a pigliar una figlia di *Davide Gonino* di San Giovanni, e la batevano, e gli fece molto sangue. Il padre volendo difenderla lo misse in prigione, per qualche giorni. » (*Id.*)

(4) « Ma, per la volontà di Dio, quel ordine ne durò che quel giorno. » (*Id.*)

(5) *Dissipation des Eglises vaudoises*, p. 29.

poursuivis, atteints et ramenés des bras de leur famille proscrite dans les palais qui leur servaient de prisons. En traversant la Savoie, quelques-uns de ceux qui avaient pu partir furent encore enlevés : ici par des religieux (1), là par des gentilshommes (2), ailleurs par des soldats (3).

Il faut néanmoins observer que la plupart de ces enfants furent plus tard rendus (4).

Mais combien de peines de tout genre ajoutées aux souffrances de leurs parents ! « Ces misérables, dit Arnaud (5), étaient accablés d'infirmités et de langueur : les uns rongés par la vermine, d'autres épuisés par leurs blessures ; couverts de plaies et de hail-  
lons, ils ressemblaient à des ombres plutôt qu'à des êtres humains. »

Tel est l'état dans lequel les premiers détachements de ce peuple expatrié parurent sous les murs de Genève.

« Enfin, les voici qui arrivent, ces braves gens, ces

(1) A Aiguebelle.

(2) A Suze, à Saint-Jean de Maurienne, à Annecy.

(3) A Frangy, à Saint-Julien.

(4) « Toutes les personnes enlevées depuis le mont Cenis ont été rendues, quoiqu'avec assez de peine, à la réserve d'une jeune fille, qu'un gentilhomme de Saint-Jean-de-Maurienne, nommé M. Galaffre, n'a pas voulu rendre, malgré mes instances et celles du commissaire de S. A. R. » (Lettre du 1<sup>er</sup> mars, *Archives de Berne*, C. D.)

(5) *Rentrée*, p. 4.



« généreux confesseurs de notre Seigneur Jésus-Christ ! » s'écriait un témoin oculaire de leur entrée dans cette ville.

« Nous n'avons encore que la première brigade, composée de soixante-dix personnes, de tout sexe et de tout âge, arrivées par un froid qui a gelé le Rhône jusque dans son fond. Ils sont le reste de plus de mille qui étaient emprisonnés en deux lieux différents, et ont encore laissé une vingtaine des leurs sur les chemins où ils ont achevé d'expirer de froid, de faim et de misère. Leurs conducteurs n'ont pas voulu leur permettre de les secourir. Peut-être était-ce un père qui laissait son enfant; une mère, sa fille; des enfants, les auteurs de leurs jours (1). »

Ils arrivèrent en divers temps et en diverses brigades, au nombre d'environ trois mille personnes (2). Mais ils étaient presque tous dans un tel état de dénûment que la plupart d'entre eux n'eussent pu at-

(1) JURIEU, *Lettres pastorales*; édition de Rotterdam, 1688, t. I, p. 287.

(2) Voici sur quelles bases ce chiffre est établi :

Sont arrivées le 25 novembre 1686 : 80 personnes. (Le 10 décembre, même année, le conseil d'Etat de Genève est averti que prochainement devaient arriver encore quatre brigades, de *mille personnes* chacune.) Nouveaux proscrits arrivés le 14 janvier 1687, au nombre de 70. Le 24 du même mois, 208; le 26, *idem*, 340. A partir de cette époque, je ne trouve plus d'évaluation précise, jusqu'au 31 d'août 1687, où arrivèrent à Genève

teindre les frontières de la Savoie sans de nombreux secours. Les uns, courbés par l'âge et par la maladie, ne possédaient rien pour se vêtir; d'autres, percés de blessures qui s'étaient agrandies et envenimées dans l'oubli des cachots, avaient à peine du linge pour les pauser; plusieurs étaient perclus de leurs membres, gelés en route, et ne pouvaient se servir de leurs mains même pour recevoir ou porter à leur bouche les aliments qu'on leur offrait; il y en avait dont l'estomac souffrant ne pouvait digérer sans des douleurs cuisantes la moindre nourriture. Les plus malades avaient

de nouvelles troupes d'exilés, au nombre de 800 personnes, la plupart de la vallée de Pragela. Tous ces chiffres réunis donnent le nombre 1640. Mais les groupes auxquels ils se rapportent n'ont certainement pas été les seuls; il doit'y avoir eu des convois plus forts et plus nombreux. Nous savons, par les mémoires de Salvajot, que celui dont il faisait partie arriva à Genève le 10 février 1687; et il ajoute qu'il était des premiers. De février au mois d'août, plusieurs autres caravanes d'exilés ont dû se succéder à Genève. Un grand nombre de pièces en font foi. Dans les registres du conseil d'Etat de cette ville, à la date du 13 d'août (par conséquent avant l'arrivée de la plus forte brigade mentionnée dans cette liste, nous trouvons la distribution suivante des Vaudois déjà expatriés: en *Brandebourg*, 700; en *Wurtemberg*, 700; dans le *Palatinat*, 800; dans les cantons de *Zurich* et de *Berne*, 150; à *Genève* (d'après une note mentionnée au procès-verbal de la séance du 1er juin 1687), 150; total: 2,500; et, en ajoutant le chiffre de la brigade du 31 d'août, on obtient le nombre de 3,300. Le mémoire présenté en juin 1687 à l'électeur de Brandebourg par le délégué suisse David Holzhalt, de Zurich, donne ainsi le recensement des Vaudois recueillis à cette époque dans la confédération helvétique: 1,001 hommes, 891 femmes, 764 enfants au-dessous de quinze ans; total: 2,656 personnes.

3\*\*\*

été entassés sur des charrettes ou des montures; les uns chancelaient sous le poids d'une extrême langueur; d'autres étaient si transis qu'ils n'avaient pas la force de parler; plusieurs enfin étaient tellement accablés de peines morales qu'ils eussent préféré mourir. Il y en eut qui rendirent le dernier soupir sur la frontière comme s'ils n'avaient pu survivre à la perte de leur cruelle patrie; d'autres moururent en arrivant à Genève, entre les deux portes de la ville, trouvant ainsi la fin de leurs maux au moment où ils eussent pu en être soulagés.

Tous ces détails sont tirés des relations du temps; et il n'en est pas un seul, qui ne s'appuie sur quelque témoignage contemporain.

Les habitants de Genève furent admirables de dévouement, de générosité, de sympathies délicates et empressés pour secourir d'aussi grandes infortunes.

C'est avec une sorte d'enthousiasme qu'ils accueillirent les proscrits. La moitié de la population s'était portée à leur rencontre jusque sur les bords de l'Arve qui servait de limite à leur noble pays, si restreint sur la carte, mais si grand dans le monde.

« Les Genevois s'entrebattaient, dit un contemporain, pour recueillir les plus misérables de ces pau-

vres Vaudois. C'était à qui les aurait plus tôt conduits dans sa demeure. Il y en eut qui les portèrent entre leurs bras depuis les frontières jusqu'à la ville. »

Cet empressement à les accueillir était si grand que, pour éviter l'encombrement des routes et la surcharge des maisons, le conseil d'Etat de Genève se vit obligé de rendre un arrêté par lequel il fut prescrit à chaque citoyen d'attendre, pour recevoir les nouveaux venus, la distribution de leurs billets de logement (1).

Mais quelle douleur pour les uns et les autres, lorsque, se cherchant dans la foule, les membres de la même famille ne se retrouvaient pas ! Les Vaudois qui étaient arrivés les premiers, et à qui la généreuse hospitalité de cette ville chrétienne avait rendu quelques forces, accouraient à leur tour à la rencontre des nouvelles brigades dont on annonçait l'arrivée, pour s'informer des parents ou des amis qui leur manquaient.

« Un père demandait son enfant, et un enfant son père ; un mari cherchait sa femme, et une femme son mari (2). » Ces recherches n'étaient souvent suivies que des plus tristes déceptions. « Cela produisait un spectacle si triste et si lugubre, que tous les assistants

(1) Séance du 2 février 1687.

(2) BOYER, p. 281.

fondaient en larmes, pendant que ces malheureux, opprimés et abattus par l'excès de leur douleur, n'avaient ni la force de pleurer ni de se plaindre (1). »

Janavel fut un des premiers à sortir de Genève pour aller au-devant de ses compatriotes. Ses tristes prévisions s'étaient réalisées; ses conseils n'avaient pu prévenir une aussi grande catastrophe, et lui qui, depuis trente-deux ans, avait mangé du pain de l'exil, eût voulu d'autant plus en éviter l'amertume aux enfants des montagnes vaudoises, ah ! s'il avait pu quelquefois regretter d'en être séparé, qui dira si maintenant le bonheur de revoir les familles qu'il avait chéries, le peuple qu'il avait défendu, ne combattait pas dans son patriotisme la douleur de cette nouvelle proscription ! Mais au pénible tableau de tant de misères, errantes et sans patrie : à chaque débris de ce grand naufrage qui jetait sous les murs de Genève les déplorables restes de tout un peuple expatrié : cette ville généreuse, aussi vaillante dans la charité que Janavel l'avait été dans les combats, répondait aux proscrits par de nouveaux secours.

D'ailleurs, il se trouvait encore, parmi les exilés, des

(1) *Dissipation*, etc. p. 34.

bandes épargnées et courageuses, des familles privilégiées, qui excitaient l'admiration en même temps que la pitié.

On citait, parmi les Vaudois, un de leurs Barbas, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui menait avec lui une tribu de soixante et douze enfants ou petits enfants (1).

Ces dignes débris de l'Eglise vaudoise semblaient faire revivre au milieu des peuples modernes les imposantes images des émigrations patriarcales, dont la Bible avait rendu le souvenir familier à tous les protestants.

Ces exilés arrivèrent à Genève en chantant, d'une voix grave et triste, ce psaume d'Israël fugitif, que Théodore de Bèze avait traduit dans la langue de Calvin :

« Faut-il, grand Dieu, que nous soyons épars (2) ! »

et dans lequel, en parlant des ennemis du peuple de Dieu, le psalmiste a introduit des détails qui se rap-

(1) Cette famille faisait partie de la troisième bande des exilés. Il en est question dans un manuscrit de l'époque qui m'a été communiqué par M. Lombard-Odier de Genève. Ce MS. dit que les Vaudois étaient déjà *sous la conduite d'Arnaud pasteur de leur nation*. Mais ces derniers mots ne suffisent pas à établir qu'Arnaud fût d'origine vaudoise, surtout en présence des preuves qui le présentent comme un Français réfugié aux Vallées.

(2) C'est le psaume 74<sup>e</sup>, du recueil en usage dans les Eglises réformées.

portaient si fidèlement aux excès commis dans les Vallées par les persécuteurs de l'*Israël des Alpes*.

Pillons, brûlons, ont dit ces furieux ;  
Et trop cruels dans cette injuste guerre,  
Ils ont partout ravagé notre terre,  
Et par le feu (Seigneur !) consumé tes saints lieux.

Mais les malheurs de la guerre n'avaient été que le prélude de plus longues et plus grièves souffrances que les Vaudois avaient subies dans les prisons. Ils y étaient entrés au nombre d'environ douze mille, et n'en ressortirent que trois mille cinq cents (1). Dans quelques-uns de ces lieux de captivité, on ne leur donnait à boire que de l'eau corrompue ; ailleurs ils n'avaient pour se nourrir que d'insuffisants et mauvais aliments. A Queyrasque et à Asti, ils furent entassés dans les fossés de la ville, exposés à toutes les intempéries des saisons ; ailleurs, couchés sur le pavé ou sur la terre nue, et quelquefois si serrés dans une enceinte étroite, qu'ils avaient de la peine à se re-

(1) C'est le chiffre approximatif ; mais à un petit nombre d'unités près, je crois pouvoir le donner comme exact. Il avait été dit, dans la séance du 10 décembre 1686 du conseil d'Etat de Genève : *Il en doit venir au plus 101 mille, et puis trois autres bandes chacune d'autant*. Il y eut un plus grand nombre de *bandes*, mais chacune d'entre elles était composée d'un moins grand nombre d'émigrants.

muer. La chaleur de l'été en 1686 avait, disent les relations du temps, engendré une telle quantité de poux, que les captifs ne pouvaient dormir; il y avait même de gros vers qui déchiraient la peau (1); on a vu plusieurs de ces pauvres malades tellement rongés, que leur chair s'en allait en pièces. On a compté jusqu'à soixante et quinze malades dans une seule chambre, et lorsqu'ils sortirent de là, au milieu de l'hiver, sans transition de la captivité au voyage, dénués de forces et de vêtements (2), il y en eut plusieurs qui ne marchèrent qu'à la mort.

A Mondovi, l'ordre de laisser partir les Vaudois ne leur fut communiqué que la veille du jour de Noël, à cinq heures du soir (3); et l'on dit en même temps aux prisonniers que, s'ils n'en profitaient pas tout de suite, ils ne pourraient plus sortir le lendemain. Aussitôt les prisons se vidèrent; tous ces malheureux se précipitèrent, malgré la nuit et les neiges, au milieu des grands chemins glacés; ils firent cinq lieues sans s'arrêter; mais *cent cinquante* des leurs mouru-

(1) Probablement des larves de divers insectes.

(2) « Ces pauvres gens des Vallées sont la plupart très mal vêtus ou nus. » (*Registres du conseil d'Etat de Genève*; séance du 2 janvier 1687.)

(3) A Luserne, l'ordre fut d'abord affiché dans les rues, sans être communiqué aux prisonniers qu'il concernait exclusivement.



rent en route. Quelle barbarie de la part de ceux qui les avaient trompés et qui célébrèrent, le lendemain, la fête de Noël, sans embarras dans leur église !

A Fossan, on les fit partir pour le mont Cenis au milieu d'un violent orage ; quatre-vingt-six de ces malheureux proscrits périrent dans les neiges, et beaucoup d'autres eurent les pieds ou les mains gelés (1).

La brigade suivante, qui traversa le mont Cenis vers la fin de février (2), put encore reconnaître sur la neige les cadavres de ceux qui avaient péri en janvier. Mais les réclamations adressées par le gouvernement suisse à la cour de Turin, sur le peu d'égards

(1) *Avis d'un grand malheur arrivé aux Vaudois sur le mont Cenis.* Note adressée au conseil d'Etat de Genève, par les commissaires suisses envoyés à la rencontre des exilés. Elle est datée du 3 février. — Une lettre de M<sup>e</sup> Truchet, écrite d'Annecy à M. le colonel Perdriol à Genève, sous la date du 14, donne des détails sur cette catastrophe. (*Archives de Berne*, C et D.) La troupe vaudoise était de 320 personnes ; elle fut réduite à 230, non-seulement par cet accident, mais encore par divers enlèvements qui eurent lieu à travers la Savoie. Ainsi Marie Sarrette de Prarusting, Marie Cardon d'Angrogne, Jean Pasquet, Jacques Pascal, Paul et Jean Cardon furent enlevés à Saint-Jean de Maurienne. Les trois filles de Jean Pasquet avaient été précédemment enlevées à Rivoli, etc... — Si le cadre de ce travail me l'avait permis, j'aurais donné, sur ce point et sur bien d'autres, des détails beaucoup plus étendus.

(2) Elle arriva à Genève le 1<sup>er</sup> de mars. (Lettre de M<sup>e</sup> Paschaud, conseiller d'Etat, à L. L. E. E. de Berne.)

témoignés aux Vaudois, et le dénûment dans lequel ils étaient laissés, malgré l'article des stipulations par lequel Victor-Amédée s'était chargé de pourvoir à leurs besoins jusqu'aux frontières de Savoie ; l'indignation que l'on ressentit à la vue de tant de malheurs, la voix même de l'humanité, décidèrent le duc de Savoie à prendre des mesures plus efficaces pour leur conservation. Il fit transporter à la Novalèse, au pied du mont Cenis, quinze balles de casaques en gros drap noir, destinées aux convois ultérieurs. Celui qui traversa cette montagne un mois après la catastrophe qui l'avait couverte de deuil, était composé de deux bandes de prisonniers, venues l'une de Luserne et l'autre de Turin, mais réunies à Saint-Ambroise, au nombre de deux cents deux personnes. Une quarantaine de ces capotes de laine, envoyées par Victor-Amédée, leur furent distribuées. Le chevalier de Parelles les avait accompagnés jusques au pont de Frèlerive, et le capitaine Carrel, son frère, les conduisit de là jusques aux frontières de Genève. Ils se louèrent beaucoup des soins qu'on avait eus pour eux pendant ce voyage, et donnèrent une attestation dans ce sens au capitaine qui la leur avait demandée. Cette dernière circonstance prouve que le duc de Savoie

avait enfin pris à cœur de veiller sincèrement au soin des malheureux proscrits (1).

Ils ne laissaient pas néanmoins d'avoir encore à subir de grandes privations. « Ils sont dans un pitoyable état, » écrivait un des commissaires suisses envoyés à leur rencontre (2). « Presque tous sont malades, et sans nos secours, la moitié seraient morts en chemin. J'ai pu ravoïr la fille qui avait été enlevée à Lanslebourg, et un joli garçon que le maître de La Ramassa avait gardé au mont Cenis. J'ai écrit au commissaire de Son Altesse Royale pour faire rendre les enfants retenus à Saint-Jean et à Aiguebelles; on en a renvoyé quatre; il en reste encore cinq, qu'on a promis de faire prendre avec les treize malades qui sont restés en route. »

« Ces gens ont bien souffert. Cependant *ils sont pa-*

(1) Dans tout ce qui s'est passé de pénible à l'égard des Vaudois, on doit moins accuser les intentions de leur souverain, que les menées de leurs ennemis. Il est même des choses qui prouveraient que ces derniers se défiaient encore des bonnes dispositions de Victor-Amédée à l'égard des Vaudois. Salvajot raconte dans ses mémoires que ce prince venait souvent passer des revues dans la citadelle de Turin; mais qu'on défendait alors aux prisonniers vaudois de sortir des bâtiments dans lesquels ils étaient renfermés, et même de se montrer aux fenêtres; et que l'on mettait en prison, *in un crotton*, quiconque faisait la moindre tentative pour demander grâce à S. A. R.

(2) Lettre du commissaire CORNILLER, datée d'Annecy.... Mars 1687. (Archives de Berne, onglet D.) J'en abrège quelques expressions.

*tients et contents, et remercient Dieu aux larmes, en vous faisant d'actuelles (1) bénédictions de voir les soins qu'on prend pour les secourir. » Ces dernières paroles sont extraites textuellement de la lettre que nous avons citée.*

Voici maintenant les détails que donne Salvajot sur la marche de ce convoi dont il faisait partie.

« Après nous avoir fait beaucoup de promesses pour nous engager à embrasser le catholicisme, on nous laissa partir le 27 février 1687 (2). Le départ se fit en bon ordre. On mit sur des charrettes les enfants et les personnes qui ne pouvaient marcher. Lorsque la route était trop mauvaise pour les voitures, on nous donnait des mulets, des ânes et des chevaux. Nous traversâmes presque toute la Savoie à cheval, et quand les Savoyards ne faisaient pas leur devoir, le sergent leur donnait des coups de bâton. » On voit que les mœurs de ce temps n'étaient guère plus douces à l'égard des sujets catholiques, que des proscrits

(1) De continuelles.

(2) Voici l'indication de leurs étapes, de Turin à Genève : 1<sup>o</sup> Saint-Ambroise ; 2<sup>o</sup> Bussolino ; 3<sup>o</sup> la Novalèse, où ils arrivèrent le 1<sup>er</sup> de mars ; 4<sup>o</sup> Lanas-lebourg ; 5<sup>o</sup> Modane ; 6<sup>o</sup> Saint-Jean de Maurienne ; 7<sup>o</sup> Aiguebelles ; 8<sup>o</sup> Grisy ; 9<sup>o</sup> Favergie ; 10<sup>o</sup> Annecy ; 11<sup>o</sup> Crusiglia ; et après douze jours de marche, ils arrivèrent le 10 de mars à Genève, où ils séjournèrent jusques au 24.

protestants. Ils n'étaient les uns et les autres, pour l'entourage des souverains, que des *manants, corvéables et taillables* selon leur bon plaisir.)

« Nos sergents étaient très bons, ajoute Salvajot. Ils avaient soin qu'on ne nous fit aucun tort. » (Par crainte, sans doute, des châtimens corporels qui les eussent attendus eux-mêmes, en suite des nouvelles dispositions d'esprit qu'avaient produites les accidens survenus par la dureté des premiers conducteurs.)

A Genève, dit la relation de 1689, « les Vaudois furent reçus, non-seulement comme des frères, mais comme des personnes qui portaient avec elles, la paix et la bénédiction dans les familles (1).

On leur prépara des places réservées dans le temple de Saint-Pierre, derrière celles des syndics de la ville (2).

On avait fait disposer pour eux l'hospice Plain-Palais (3); mais presque tous les proscrits, même ceux qui étaient malades, furent logés et soignés par les habitants de Genève.

Les autres villes protestantes de la Suisse s'empres-

(1) *Dissipation*.... p. 24.

(2) Conseil d'Etat de Genève, séance du 5 février 1687.

(3) *Registres du conseil d'Etat*. Séance du 15 janvier.

sèrent de concourir à ce généreux accueil. Celle de Berne avait offert aux magistrats de Genève, de faire vêtir les Vaudois à ses frais (1); mais on y avait déjà pourvu (2).

Cependant, toutes ces bandes successives d'émigrants ne pouvaient s'entasser dans une seule ville. De fréquents couriers étaient échangés entre tous les cantons protestants de la Suisse, pour arriver à y répartir le plus avantageusement possible un aussi grand nombre d'exilés.

Une partie d'entre eux fut dirigée en Wurtemberg et en Brandebourg dans le courant de l'année 1687; mais la plupart hivernèrent en Suisse, en attendant qu'une station définitive leur eût été assignée.

Quelques-uns allèrent en Hollande, et de là en Amérique; le plus grand nombre cependant répugnait à s'éloigner des vallées vaudoises. Les pauvres bannis espéraient encore pouvoir y rentrer quelque jours, et retardaient autant que possible la fixation d'un établissement qui les eût enchaînés sur la terre étrangère.

(1) *Même source.* Séance du 2 février.

(2) Plusieurs sources de secours y contribuèrent; 1<sup>o</sup> le gouvernement (séance du conseil d'Etat, du 2 février); 2<sup>o</sup> la *bourse italienne* (séance du 8 février) 3<sup>o</sup> les particuliers; (séances du 19 février, du 12 mars art.)

Janavel nourrissait ces sentiments de patriotisme dans leur cœur. Ils avaient d'ailleurs laissé une partie de leurs compatriotes en Piémont; car, indépendamment de ceux qui se trouvaient à Verceil, tous les Vaudois qui, durant la guerre de 1686, avaient été pris les armes à la main, loin de se voir relâchés avec les autres prisonniers, furent condamnés aux galères, et plus tard, employés aux travaux des fortifications (1).

Enfin tous les pasteurs vaudois, à l'exception d'Arnaud et de Montoux, étaient retenus, malgré les fréquentes et vives représentations de la Suisse, à qui l'on répondait que Victor-Amédée s'était réservé de prononcer sur leur sort, au retour d'un voyage qu'il venait de faire à Venise (2).

« Deux jours avant notre départ de Turin, raconte Salvajot, on mit tous nos ministres avec leurs familles dans une chambre séparée; des gardes furent placés à la porte, afin que nul ne pût en sortir, et ainsi nos pauvres ministres restèrent en prison, eux qui croyaient devoir être les premiers à partir (3). » Mais Victor-

(1) Lettre du comte de Gavon à M. de Murat, lue au conseil d'Etat de Genève, séance du 7 février 1687. Voy. *Registres du conseil*.

(2) Même source.

(3) « Gli facero mettere tutti con le loro famiglie in una camera... E gli dissero che prima era per il saluto dell' anima sua; e poi che S. A. R... gli darebbe qualche istrettorie; ma che per le Valle, non pensassero più

Amédée ne se hâta pas de statuer sur leur sort ; car on lit dans un ouvrage publié en 1690 : « Les pasteurs vaudois sont toujours prisonniers ; on a essayé tour à tour des promesses et des menaces pour les faire abjurer ; et à présent encore, ils gémissent dispersés et retenus dans trois châteaux-forts, où ils sont exposés à beaucoup d'incommodités et de misères, sans qu'on voie encore aucune apparence à leur délivrance » (1).

Ils ne furent élargis qu'en juin 1690 (2), lorsque les Vaudois victorieux eurent reconquis leurs vallées, et que Victor-Amédée eut intérêt à se les rattacher par suite de la rupture politique qui venait d'éclater entre le Piémont et la France.

Le secret de la puissance des rois est d'avoir su opprimer les hommes les uns par les autres ; leurs armées sont tirées du peuple et dirigées contre le peuple.

« ad andargli ! E i nostri poveri ministri restarono in prigione, e credevano d'essere i primi a partire. »

(1) *Hist. de la dissip. des Egl. vaud.*, p. 35. Ces pasteurs étaient au nombre de neuf. (*Mémoire de DAVID HOLZHALB au grand électeur de Brandebourg. — Sur l'état des Vaudois : juin 1687. Archives de Berlin.*) Six autres, savoir : MM. Arnaud, Montoux, Bayle père et fils, Dumas etc., Javel, avaient pu sortir du pays. Un seul avait abjuré : c'était J. P. Danne. On fit un jeu de mots sur son nom en disant qu'il suffisait d'un accent aigu sur la dernière lettre pour indiquer ce qu'il était devenu. Cet homme qu'il est plus facile de croire égaré que convaincu, écrivit quelques ouvrages en faveur de l'Eglise romaine.

(2) *Mercurie historique*, t. VII, p. 667.



Les guerres qui surgissent entre les nations ne sont jamais dans l'intérêt des nations : c'est l'ambition des dynasties qui les produit et en profite.

Aussi, tout peuple opprimé est le complice du tyran qu'il subit ; car, s'il était isolé, nul tyran ne pourrait prévaloir contre un peuple tout entier.

Mais Dieu a permis cette tutelle rigoureuse des sociétés humaines, afin de leur faire sentir le prix de l'émancipation ; et pour avoir la liberté, il faut en être digne.

Une âme indépendante, même dans l'oppression, même dans le martyre, est plus libre encore qu'une âme servile privée de ses maîtres.

Terminons par ces paroles de l'Évangile : « Si Christ vous affranchit, vous serez véritablement libres. »

---

## CHAPITRE V.

# LA GLORIEUSE RENTRÉE DES VAUDOIS,

SOUS LA CONDUITE D'ARNAUD \*

ET PAR LES DIRECTIONS DE JANAVEL.

(D'août à septembre 1689.)

---

SOURCES ET AUTORITÉS. — Presque exclusivement *La glorieuse Rentrée d'ARNAUD*, et les variantes du manuscrit original de cet ouvrage, déposé à la bibl. roy. de Berlin. — Puis aussi : *Rélation en abrégé de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le retour des Vaudois au Piémont, depuis le 16 août 1689, jusqu'au 15 juillet 1690; ce qui a été fidèlement rapporté par des personnes qui ont été eux-mêmes dans diverses actions, qui sont ici rapportées, de nouveau. A la Haye chez Ollivier Le Franc. 1690.* (Il paraît par ce titre, que cet opuscule en était déjà à sa seconde édition.) — *Nouvelle relation en abrégé ou histoire de ce qui s'est passé de plus remarquable aux vallées de Piémont, depuis le 15 juillet 1690 jusqu'au mois de février 1691.* Imprimé à la suite de l'opuscule précédent. — *Rélation véritable de ce qui s'est passé entre l'armée française et les Piémontais et Vaudois, dans les vallées de Lucerne, depuis le 15 août jusqu'au 22 du même mois 1690.* La Haye, petit in-4o de 8 p. (Tous ces opuscules prouvent l'intérêt que l'on prenait au loin à l'expédition extraordinaire des Vaudois.) — Voir aussi les journaux du temps : *Gazette de Leyde*, de France et d'Angleterre; *Mercurius historicus* etc.

\* J'ai conservé dans le titre de ce chapitre le nom d'Arnaud qui se

C'est dans la nuit du 16 au 17 d'août 1689 que les Vaudois s'embarquèrent sur le lac de Genève, pour passer de Suisse en Savoie, et se rendre de là au sein de leurs Vallées.

Il est, près de la ville de Nyon une forêt de chênes, nommée le bois de Prangis, qui recouvre de ses futaies quelques collines, ombrage quelques bas-fonds, et descend par une pente subite sur les flots du Léman.

C'est là que les Vaudois, fidèles au rendez-vous patriotique, avaient pour but, non point de s'attendre, mais bien de se rencontrer; car la forêt devait paraître libre (1), et non point occupée comme un quar-

rattache d'une manière trop particulière à la rentrée des Vaudois, pour que je n'aie pas cru devoir respecter à cet égard une réputation établie.

Mais l'histoire est obligée de réduire la part qu'il a prise à cette expédition, dont le plan fut dû à *Janavel*, la direction active au général *Turrel*, (du moins jusque dans les Vallées) et la relation écrite au jeune *Reynaudin*. — Arnaud qui a été l'éditeur de cette relation l'a un peu modifiée.

(1) On se doutait du projet des Vaudois. Des patrouilles fédérales parcoururent à diverses reprises la forêt de Prangins; une descente sur les lieux se fit le 13 d'août dans le but d'y arrêter les Vaudois qui y seraient surpris; on n'y trouva personne.

(*Rapport du bailli de Nyon sur le départ des Vaudois*. Archives de Berne, Onglet D.) Dans un autre rapport, il est dit que la forêt était vide le 16, au coucher du soleil, mais qu'au bout de trois ou quatre heures, elle fut remplie de Piémontais. (Même source.)

tier général, pour être prête à recevoir les conjurés de tous les environs entre neuf et dix heures du soir. Un grand nombre de Vaudois étaient donc déjà disposés à partir et cachés dans les alentours, sans qu'on eût aperçu personne dans le bois de Prangins, où ils évitaient de se montrer, pour ne pas attirer l'attention sur ce lieu important.

Depuis deux mois cependant les réfugiés faisaient leurs apprêts de départ. Répartis sur les points les plus éloignés de la Suisse, et jusque sur les limites de la Bavière, du Wurtemberg et du Palatinat, ils étaient prévenus qu'une nouvelle tentative de repatriation devait partir des rives du Léman.

Ils se disposèrent donc d'avance à pouvoir s'y trouver. Les domestiques, les gens à gages, les artisans, se dégageaient sans bruit de leur service; les ouvriers se procuraient des armes; chacun pourvoyait de son mieux aux soins de sa pauvre famille, qu'il allait laisser dans l'exil pour lui reconquérir une patrie (1). Mais les dangers étaient immenses; chacun pouvait

(1) Ces traits rapides sont le résumé d'une multitude de détails, renfermés dans les lettres particulières et les rapports contemporains, trop nombreux pour être tous cités ici.

périr; le silence nécessaire à cette grande entreprise cacha partout de pénibles adieux.

Plus de huit jours avant le terme fixé, les Vaudois s'étaient mis en marche. Il leur fallait user de mille précautions, afin de pouvoir traverser les États confédérés sans exciter la défiance.

Marchant la nuit, dormant le jour, cherchant l'ombre des bois et des sentiers détournés, ils évitaient avec soin de paraître en groupes nombreux. Ils se rencontraient sans se parler; un regard significatif leur suffisait pour se comprendre. Ils ignoraient d'ailleurs le plan de l'expédition; aucun ordre ne leur avait été donné, rien de précis n'était connu; une seule idée les guidait; rentrer dans leur patrie.

Cependant leur disparition successive des lieux où on les avait cantonnés éveilla l'attention. Les rapports se croisent et se multiplient.

Le vendredi, 15 d'août, était un jour de jeûne pour la Suisse entière. Dans l'après-midi, au moment où l'on se rendait au sermon, le bailli de Morges est averti que 400 Vaudois ont été vus cachés dans les broussailles sous le pont d'Allamand (1).

(1) Tous ces détails et les suivants sont extraits du *Rapport du bailli de*

Il fait prévenir les milices environnantes; le lendemain il arrête 100 de ces fugitifs; mais 83 parviennent à s'échapper.

D'autres sont signalés à Rolle, à Ursine, à Pervoi.

Le même jour, des bateliers d'Ouchy se présentent devant le bailli de Lausanne (1). — Des Lusernois, disent-ils, nous ont demandé de les transporter en Savoie sur nos bateaux, mais nous n'avons pas voulu le faire sans vous en prévenir. — Vous avez très bien fait, car je ne puis vous y autoriser. Mais ces gens-là sont-ils nombreux? — Près de 180. — Où vous attendent-ils? — Ils sont cachés dans deux granges près de Vidy.

Le magistrat fait partir un major pour engager les Vaudois à se retirer. Cet envoyé s'empare de trois bateaux qu'ils avaient déjà réunis, et dans l'un desquels se trouvaient cinquante fusils.

*Nyon*, et d'un autre rapport intitulé : *Information véritable de ce qui est arrivé dans le baillage de Nyon pour le trajet des Piémontais, de la conduite qu'ils ont tenue*, etc... (Archives de Berne.) Ce rapport commence ainsi : « Le 9 de juillet 1689. LL. EE. de Berne m'ont donné avis que les Piedmontais suivent leur opiniâtre dessein de rentrer dans leur patrie, etc... » D'autres lettres qui remontent jusqu'au 10 de mai attestent le mouvement que se donnaient déjà les Vaudois et l'attention qu'ils avaient excitée. (Voir les Archives du conseil d'Etat de Genève, aux séances du 10 et du 28 mai 1689.)

(1) Ce bailli se nommait Sturler. Son rapport est daté du 16 d'août 1689. (Archives de Berne.)

« Le lendemain, dit le bailli dans son rapport, j'appris que, vers minuit, 500 hommes, marchant très vite et en silence, avaient passé à Romanel, se dirigeant vers le lac... »

Ces 500 hommes, réunis aux 180 qui se trouvaient à Vidy, s'embarquèrent à Saint-Sulpice pour se rendre à Nyon ; mais 450 seulement purent s'embarquer, et 230 restèrent, faute des trois bateaux que le bailli de Lausanne leur avait fait enlever (1).

« Aujourd'hui, continue-t-il, sous la date du 16, mon collègue de Morges vient de m'envoyer son fils, pour me dire qu'on a découvert d'autres Vaudois dans les environs d'Aubonne ; que le bailli de Nyon a déjà mis son monde sous les armes, et qu'il faut empêcher ces malheureux de passer en Savoie, où ils trouveraient une perte assurée (2).

Dans le canton d'Uri, 122 Piémontais, venant des Grisons, avaient déjà été arrêtés (3). D'entre ceux qui parvinrent au rendez-vous commun, 200 encore ne purent traverser le lac, parce que, sur quatorze

(1) *Même pièce*, avec confrontation des autres rapports. (Même source.)

(2) Encore extrait de la dépêche du bailli de Lausanne. Voir aussi le rapport du bailli de Nyon et une dépêche du châtelain de Rolle, datée du 16 août 1689. (Même source).

(3) ARNAUD, p. 37, *BRATTIE vallées vaudoises pitt.* p. 121.

bateaux qui avaient passé leurs frères, trois seulement consentirent à renouveler ce voyage (1).

Les milices fédérales du canton avaient été convoquées pour le 14, afin de mettre obstacle au projet des Vaudois; mais la veille se célébrait une solennité religieuse (2) toujours observée en Suisse avec un grand recueillement. On renvoya toutes les mesures militaires au 16 et au 17. Alors il fut trop tard. Dans la nuit intermédiaire, au lever des premières étoiles, la forêt de Prangins, silencieuse encore au coucher du soleil, fut tout à coup peuplée de mille à douze cents personnes, descendant des hauteurs, montant des ravins, surgissant des taillis, et comme à un signal muet, se concentrant avec un ensemble admirable sur les plages désertes du Léman.

Une quinzaine de bateaux avaient été réunis. Le pasteur Arnaud (3) prononça une fervente prière, pour

(1) ARNAUD, p. 141. Dans le manuscrit original, il est dit en outre, qu'on ne jugea pas à propos d'attendre un troisième voyage, parce que l'aube du jour commençait à paraître.

(2) *Feuille du jour de l'an, offerte à la Suisse romande, par la réunion lausannoise de l'union fédérale*, no III, p. 5. A cette feuille est jointe une lithographie, remarquable comme composition, qui représente le départ des Vaudois au moment où, réunis sur le rivage, ils écoutent la prière de leur pasteur.

(3) Arnaud, p. 40, 41.



procurer sur les proscrits la protection divine. « Le jeune seigneur de Prangins, qui se trouvait là par curiosité, *comme bien d'autres*, après avoir entendu à genoux la prière du pasteur, monta aussitôt après à cheval et courut toute la nuit pour aller à Genève, donner avis au résident français de l'entreprise des Vaudois. » Par suite de cet avis, on expédia à Lyon l'ordre de faire marcher de la cavalerie vers la Savoie, pour y détruire cette troupe audacieuse. Mais les Vaudois eurent soin de se tenir à l'abri de ses atteintes; remontant les rivières à leur source, pour éviter les villes populeuses, suivant la crête des montagnes de glaciers en glaciers, de précipice en précipice, ils surent se dérober, dans ces profondeurs ou sur ces hautes cimes, aux forces combinées de la France et du Piémont, qui cherchèrent vainement à leur couper le passage.

« L'échevin Devigne (ajoute une dépêche datée du jour même) est arrivé dans la forêt de Prangins au moment où 300 Vaudois avaient déjà traversé le lac. Il en restait encore environ 700. Il leur fit des exhortations et des menaces pour les retenir; mais ils lui répondirent par de bonnes raisons, par des prières, et aussi en laissant entrevoir le dessein de

résister (1) : de sorte que, dans cette position, n'étant pas assez fort contre eux, il les laissa faire, et les vit partir sur treize bateaux (2). »

Tous les expéditionnaires eurent traversé le lac vers deux heures du matin (3). Le ciel était voilé; il tombait une pluie fine. Au milieu de la traversée un coup de vent sépara les bateaux, et ceux qui s'écartèrent furent dédommagés de ce contre-temps par la rencontre qu'ils firent d'une petite barque venue de Genève, avec dix-huit de leurs frères qui se rendaient aussi à l'appel de la repatriation.

A mesure que les premiers débarqués mettaient le pied sur les terres de Savoie, Arnaud plaçait des sentinelles dans toutes les directions; et, à l'exception des factionnaires, les Vaudois, en attendant d'être tous réunis, se groupèrent sous un arbre au bord du lac, faisant des vœux pour la prompte arrivée de leurs frères qui étaient encore sur l'autre rive (4).

(1) C'est ici une première preuve de la fermeté calme dont les Vaudois firent usage dans cette expédition.

(2) Lettre du châtelain de Rolles au bailli de Nyon, 16 août. (Archives de Berne.)

(3) Ce détail et les suivants sont extraits du manuscrit original de la *Rentrée des Vaudois*, dont plusieurs passages ont été retranchés à l'impression.

(4) MSC. orig. de la Rentrée, p. 42. Bibl. roy. de Berlin.

Un des bateaux dispersés par l'orage s'écarta néanmoins tellement, qu'il ne prit terre qu'au point du jour. Les hommes qu'il portait rejoignirent la troupe, déjà en marche et militairement organisée.

Janavel avait dit : « Premièrement il faut, tous tant  
« que vous êtes, mettre les genoux en terre, lever les  
« yeux et les mains au ciel, le cœur et l'âme au Sei-  
« gneur, par d'ardentes prières, afin qu'il vous donne  
« son Saint-Esprit..... et vous fasse nommer les plus  
« capables d'entre vous pour conduire les autres (1). »

Le corps expéditionnaire fut divisé en dix-neuf compagnies, ayant chacune un capitaine et un sergent (2).

Le général en chef devait être celui de l'expédition ultérieure, que nous avons déjà nommé (3); mais, n'ayant pu se trouver au rendez-vous, on élut à sa place un compatriote de M. Arnaud, le capitaine Turrel, originaire de Die (4).

(1) *Istruzioni data alli ribelli* etc... (Archives de Turin), pièce déjà citée.

(2) On lit dans le *Manuscrit original de la Rentrée*, p. 46 : « Comme de ces capitaines, il y en eut de tués et de pris en chemin et d'autres qui désertèrent, on en substitua de nouveaux ou bien l'on incorpora leurs compagnies, selon les occasions. »

(3) *Bourgeois de Neuchâtel*. (ARNAUD, *Rentrée*, p. 45.)

(4) Comme ce fait est entièrement nouveau pour nous, je dois dire sur quelles preuves il s'appuie. — Voici le texte du *Manuscrit original de la Rentrée*, déposé à Berlin, bibl. roy. no — p. 42. « Quand tous furent arrivés, on s'appliqua à former un corps que le nommé Bourgeois de Neuchâtel,

## Les Vaudois, avant de se mettre en marche, adres-

*devoir commander.* Il manqua au rendez-vous ; nous ne dirons pas ici par quel « principe, ayant dans la suite de cette histoire à parler assez amplement « de lui. *Il me suffit de remarquer que le poste d'honneur qu'on lui avait « destiné, fut donné au sieur TURREL, qui était un réfugié de Die, au cou- « rage et à l'expérience militaire de qui on avait assez de confiance pour « le déclarer commandant général ;* en sorte pourtant qu'il ne pouvait or- « donner rien sans la participation du conseil de guerre composé des ca- « pitaines, et principalement sans conférer avec M. Arnaud, qui avait l'œil « à tout, et qui était comme son collègue et son avoué au commande- « ment. »

Ce passage, qui fait déjà une part très honorable à l'influence d'Arnaud, fut supprimé par lui à l'impression. On ne peut le rétablir sans apporter quelques modifications aux idées reçues généralement sur l'économie militaire de cette expédition. Voyons si les faits et les analogies militent pour son maintien ou pour sa suppression. Arnaud laisse croire qu'il a été lui-même le général en chef de l'armée vaudoise, sans dire pourtant *nulla part* qu'on lui eût conféré ce grade ; ce qu'il ne se serait probablement pas borné à laisser entendre par de simples insinuations s'il en avait été formellement revêtu.

Mais peut-on admettre qu'il ait passé sous silence un fait aussi important, si ce fait était vrai ? Et avons-nous, en dehors du témoignage d'Arnaud, assez de preuves pour l'établir ? Ces deux questions méritent chacune un examen à part.

A. J'hésiterais à croire qu'Arnaud eût gardé un silence intéressé et partial sur le compte du général Turrel, dont mes lecteurs entendent probablement parler pour la première fois, si je ne retrouvais dans cet auteur d'autres exemples de la même réserve. Mais on ne peut contester la part très importante que Janavel a prise à l'expédition ; et cependant Arnaud n'en parle pas, si ce n'est à la page 175, où il le fait, comme si cet illustre proscrit était resté complètement étranger à l'entreprise des Vaudois.

Il s'y est pourtant intéressé, puisque les registres du conseil d'Etat de Genève en font foi ; il l'a dirigée, puisqu'on en a retrouvé ses instructions et qu'elles ont été suivies de point en point. Arnaud ne pouvait les ignorer puisqu'il a été appelé lui-même à les faire exécuter et que leur texte était joint au journal de l'expédition, dont il fut plus tard l'éditeur. — J'en conclus que le silence d'Arnaud ne doit pas suffire à faire rejeter le passage cité en tête de cette note.

sèrent une courte et fervente prière à l'Eternel, pour

B. Mais ce texte suffit-il à établir le fait omis par cet écrivain ? Observons d'abord que les Vaudois devaient avoir un chef ; je crois inutile de m'arrêter à le prouver. Ils ne pouvaient ensuite confier leurs destinées qu'à un chef dont la capacité militaire eût été reconnue ; et il serait au moins extraordinaire qu'ils eussent pour cela été choisir un pasteur \*. Arnaud lui-même ne dit pas qu'il ait été ce chef ; mais comme il se nomme en toutes lettres chaque fois qu'il s'agit d'un fait qui lui est propre, même de peu de valeur historique, on est porté à rechercher la cause des expressions vagues dont il se sert toutes les fois qu'il s'agit d'une résolution importante, d'un ordre décisif, d'un grand mouvement militaire, etc. ; car alors il n'emploie que la formule indéterminé ON FIT, ON RÉSOLUT, ON DÉCIDA ; d'où il me semble qu'on peut conclure avec raison que dans ce dernier cas le pronom indéfini désigne le général en chef ou le conseil de guerre, tandis que l'initiative personnelle d'Arnaud doit être réservée aux choses qu'il s'attribue avec raison d'une manière positive.

Enfin, il a été séparé de l'armée vaudoise en divers moments de l'expédition (XVIII<sup>e</sup> journée. *Rentrée*, II<sup>e</sup> partie, de la p. 166 à 200), ce qui n'eût pu avoir lieu sans une transmission de commandement ou des désordres que rien n'indique.

C. Quels motifs Arnaud peut-il avoir eus de supprimer dans son récit le nom du général Turrel ? — Il est à croire que c'est par un sentiment de réserve et pour couvrir d'un voile la désertion et la mort peu honorable de ce chef qu'Arnaud ne mentionne que comme un simple capitaine, qu'il a gardé le silence sur la haute position que les Vaudois lui avaient accordée : car, après les avoir conduits dans leur patrie, Turrel les abandonna croyant leur cause désespérée (p. 154-156). Il fut alors remplacé par P. Odin, sous le titre de major général. (Id., p. 265-392.)

\* Le seul acte par lequel la capacité stratégique d'Arnaud eût pu se révéler avant cette époque, le seul du moins qu'il ait rappelé (préface, p. 49) n'était pas de nature à faire pressentir ce qu'il serait plus tard. Ayant 400 hommes sous la main (*Relazione del succeduto* etc.... Arch. Turin, no de série 300) il ne trouva rien de mieux, pour s'emparer de 70 soldats ennemis qui s'étaient renfermés dans le temple de Saint-Germain, que de faire creuser des canaux autour de cet édifice afin de les y noyer. (*Rentrée*, fol. 24.) Il est inutile de dire qu'ils s'échappèrent tous. Mais il est juste d'observer aussi que plus tard Arnaud fit souvent preuve d'un génie militaire remarquable. Esprit de décision, sûreté de coup d'œil, courage et fermeté, telles sont les qualités que l'expérience développa rapidement en lui et qui signalaient l'homme de guerre distingué.

implorer sa bénédiction sur leur entreprise (1); puis, comme les côtes de la Savoie avaient été garnies de troupes, et qu'ils ne pouvaient sans danger conserver longtemps une position aussi exposée que celle qu'ils occupaient, ils partirent une heure avant le lever du soleil, sans même attendre les derniers arrivants (2).

Il me semble donc que l'on peut admettre : 1<sup>o</sup> qu'Arnaud n'a pas été primitivement le chef militaire des Vaudois (et lui même ne s'attribue nulle part cette qualité); 2<sup>o</sup> qu'ils ont eu pendant quelques temps un autre chef nommé Turrel; 3<sup>o</sup> qu'Arnaud n'était d'abord que l'un des trois pasteurs, destinés à remplir les fonctions du ministère évangélique dans cette expédition (les deux autres étaient Montoux et Chyon; mais après le septième jour, ils furent l'un et l'autre prisonniers); 4<sup>o</sup> qu'étant resté seul, Arnaud les remplaça avec un courage et un dévouement dignes des plus grands éloges, allant d'une vallée à l'autre pour célébrer les services religieux, distribuer la sainte cène, prendre part aux conseils (*Rentrée*, p. 126, 138, 161, 200, 204 etc.), et répondant toujours avec la plus noble énergie à ceux qui le pressaient d'abandonner la cause des Vaudois. (*Rentrée*, p. 233, 237, 250.) Il était digne assurément, malgré son origine étrangère, de dire comme il l'a fait en parlant des Vallées : « Nous avons reconquis le pays de nos pères. » (Id. préface, et p. 238.) — Arnaud obligé de s'en retirer en 1698, y revint en 1703 (*Mercuré histor.* t. XXVI, p. 141); il était pasteur provisionnaire à Saint-Jean en 1706 (*Mémoire sur l'état présent des Eglises vaud.* daté du 27 décembre 1706. Arch. part.); s'en absenta en 1707 : (Actes du Synode du 14 février 1708, vers la fin); se trouvait à Londres en 1708 (date de son portrait par Van Somer). En 1709, il revint en Allemagne (*Anciens registres consistoriaux de la paroisse de Durmentz*); et en 1710, il publia *La glorieuse Rentrée*, vingt ans après que le manuscrit de cet ouvrage était sorti des mains de ses rédacteurs primitifs. (Voir à l'article ARNAUD, dans la *Bibliographie* placée à la fin de l'*Israël des Alpes*.)

(1) Variantes du *MSC. or. de la Rentrée*, p. 47. Bibl. roy. de Berlin.)

(2) Ces détails sont tirés d'une *relation* imprimée à La Haye en 1690, in-18, de 92 pages.

Nous allons les suivre dans ce voyage, en feuilletant la relation journalière qu'en écrivirent Hugues et Reynaudin (1), et à laquelle Arnaud a attaché son nom. « Cette histoire, dit-il, qui a couru de montagne « en montagne, roulé par les précipices et d'un val-  
« lon à l'autre..... sera donc rude et âpre; mais elle  
« n'en sera pas moins véritable, et si elle n'a pas ce  
« langage poli qu'on cherche dans ce siècle, on y re-  
« marquera du moins la vérité toute pure (2). »

Dès les premiers pas cependant, les Vaudois eurent un sujet de regret; car l'un des trois pasteurs qui les accompagnaient, Cyrus Chyon, étant allé chercher un guide dans le prochain village, y fut arrêté et conduit de là à Chambéry, où il resta prisonnier jusqu'au rétablissement officiel des Vaudois dans leur patrie.

Voyant qu'on les traitait déjà en ennemis, les Vaudois se mirent immédiatement sur le pied de guerre, et le général Turrel envoya un corps d'observation pour sommer la bourgade nommée Yvoire d'ouvrir sans résistance un passage aux repatriés, si elle ne

(1) Voir *Rentrée*, première édit., p. 216, 217 (Huc ou Hugues), et p. 175, Paul Reynaudin.

(2) ARNAUD, *Dédicace*; *Rentrée*, fol. 12 et 13. (Non paginés. — Première édition.)

voulait être mise à feu et à sang. Elle obéit; et, selon les recommandations expresses de Janavel, on y prit deux otages, le châtelain et le percepteur des tailles, qui furent ensuite remplacés par le châtelain de Wernier et deux autres gentilshommes du pays (1).

Les égards que l'on eut pour eux et la sévère discipline de la troupe vaudoise concilièrent bientôt à cette dernière les sympathies de la population; car le peuple comprend ce qui est noble et grand avec une intuition plus sûre que celle de bien des intelligences cultivées, qui sont souvent prévenues par des idées de noblesse et de grandeur factices.

« Que Dieu vous accompagne! » disait maint pauvre paysan en levant son chapeau devant le cortège des proscrits.

« Le curé de Filly leur ouvrit sa cave et les fit rafraîchir sans vouloir accepter d'eux aucun argent (2). »

En passant le col de Voirons, ils purent jeter un dernier regard de reconnaissance sur ces paisibles rivages du lac de Genève, où ils laissaient leurs femmes et leurs enfants sous la sauvegarde de l'hospitalité suisse.

(1) MM. de Coudrées et de Fora.

(2) Arnaud, p. 49.



On approchait de la ville de Viu , située au pied de la montagne pyramidale qu'on appelle le Mole, et qui est pour Genève en ligne droite de Chamouny.

Un maréchal des logis et le châtelain de Boège, qui avaient augmenté le nombre des otages, facilitèrent aux Vaudois l'entrée de cette ville, en se faisant précéder de la lettre suivante : « Ces messieurs sont  
« arrivés ici au nombre de deux mille ; ils nous ont  
« priés de les accompagner, afin de pouvoir rendre  
« compte de leur conduite ; et nous pouvons vous as-  
« surer qu'elle est toute modérée. Ils payent tout ce  
« qu'ils prennent et ne demandent que le passage ;  
« ainsi, nous vous prions de ne point faire sonner le  
« tocsin ni battre la caisse, et de faire retirer votre  
« monde en cas qu'il soit sous les armes (1). »

Ce témoignage fut si bien confirmé par la bonne conduite des Vaudois, qu'il s'éveilla, dit Arnaud , une espèce d'émulation sur la route à qui donnerait plus promptement ce que l'on souhaitait. Les habitants du pays consentaient à préparer d'avance des vivres, des montures et des charrettes dans les villages qu'on devait traverser ; et nul retard ne fut apporté à la marche des Vaudois par l'inexécution de ces mesures.

(1) Arnaud id. p. 51.

Ils entrèrent à Viu sur la fin du jour; s'y reposèrent deux heures, et repartirent au clair de lune. Dans le bourg de Saint-Joire, où ils arrivèrent ensuite, tout le monde sortit sur le seuil des maisons pour les voir passer. Les magistrats firent mettre un tonneau de vin au milieu de la rue pour rafraîchir les voyageurs. Mais les Vaudois n'y séjournèrent pas, et allèrent camper à une demi-lieue de là, sur un tertre nu et aride nommé Carman.

Il était près de minuit; la journée du samedi (17 août) s'était heureusement écoulée; on fit la prière; puis on posta des sentinelles; et l'armée expéditionnaire, fatiguée d'une si longue route, demanda à la nudité du sol un repos facile pour des montagnards.

Le lendemain, vers dix heures, on se trouva sur les bords de l'Arve, en face de la ville de Cluse, alors entourée de murailles. Cette bourgade, qui semble arrêtée à la gorge d'une étroite vallée, dont les rochers taillés à pic, mais ombragés d'arbustes, surplombent les derniers toits de ses maisons, est engagée comme un navire échoué dans l'entaille de la montagne.

Le temps était pluvieux; la ville était fermée; les paysans d'alentour criaient de loin des injures aux

Vaudois. On menaçait de leur disputer le passage. — Messieurs, cela vous regarde, dirent-ils aux otages ; si l'on nous tire dessus, vous serez les premiers tués. Cette menace ne fut pas inutile ; car M. de Fora écrivit aussitôt à M. de la Rochette, l'un des nobles habitants de Cluse, pour réclamer le libre transit des montagnards. Ce dernier vint à leur camp avec d'autres gentilshommes, que l'on retint au nombre des otages.

Un officier vaudois fut envoyé dans la ville, pour tenir lieu des habitants qu'on avait retenus. — Où est votre ordre ? lui dit-on. — A la pointe de nos épées. Ces paroles hardies annonçant une résolution sérieuse, il fallut capituler. L'Israël des Alpes traversa cette place au milieu des habitants en armes, rangés en haie sur leur passage. Puis les fourriers de la troupe eurent soin de faire apporter en plein champ cinq quintaux de pain et cinq charges de vin, qui furent payés cinq louis d'or ; ce dont les vendeurs se montrèrent fort satisfaits.

De Cluse à Salanches, la vallée est fort étroite, et l'Arve y roulait alors des eaux gonflées par la fonte des neiges. Au château de Maglan, qu'on rencontre dans l'intervalle, les Vaudois prirent de nouveaux

otages, et reçurent avis que la traversée de Salanches leur serait disputée. Les tristes appréhensions que cause l'hostilité des hommes commençaient de les assaillir au milieu des scènes majestueuses de la nature ; telles, par exemple, que l'aspect des deux cascades remarquables : le Nant-d'Urli et le Nant-d'Arpénas, qui se trouvaient sur leur passage. La route était pénible, la pluie continuait de tomber, les otages se plaignaient ; mais les proscrits marchaient sans relâche.

Un pont de bois, couvert de toitures, traverse l'Arve, entre le village de Saint-Martin et la cité de Salanches ; on entama des pourparlers avant de le franchir. La troupe vaudoise, s'apercevant que ses adversaires traînaient les négociations en longueur afin d'organiser leur résistance, emporta le pont de vive force, le borda de quarante soldats, et, quand elle eut passé, alla se ranger en bataille en face de la ville, dont six cents hommes en armes défendaient les abords. On menaça de l'incendier et de tuer les otages au moindre mouvement hostile dont on serait l'objet. Cette menace produisit son effet ; car les Vaudois purent passer sans obstacle, et allèrent camper à une lieue de là, au village de Cablan, ou Colombier, qui ne

leur offrit aucune ressource, mais qu'ils bénirent Dieu d'avoir atteint sans accident.

Telle fut la fin de leur seconde journée, 18 août 1689.

Le lundi, 19, devait être une des journées les plus fatigantes pour l'expédition. De grand matin les trompettes sonnèrent; on tint conseil sur les précautions à prendre pour traverser la montagne des Praz et celle de Haute-Luce, élevées de sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le village de Migève fut le dernier bourg de quelque importance que les Vaudois eurent à traverser. Les habitants s'étaient mis sous les armes; mais ils ne firent point de résistance.

Sur la montagne se trouvaient des hameaux abandonnés, où l'on se reposa à cause de la pluie qui durait toujours. Il y avait çà et là, dans les chalets ouverts, des provisions et des restes de laitage, auxquels les troupes s'abstenaient de toucher. Les otages, surpris de cette réserve et mécontents de la frugalité qu'on leur faisait subir, en témoignèrent leur étonnement, disant qu'en fait de vivres, c'était la coutume des soldats d'en prendre où ils en trouvaient, sans

que l'on pût s'en formaliser (1). Ces paroles, jointes à l'abandon dans lequel les bergers avaient laissé leurs chalets, et surtout la faim qu'éprouvaient les Vaudois, les engagèrent à faire usage de ces provisions délaissées, quoiqu'ils les eussent payées avec empressement si quelqu'un des propriétaires avait été là pour en recevoir le prix.

Ayant ainsi repris des forces et du courage, les Vaudois descendirent des Praz, et commencèrent ensuite à gravir la montagne de Haute-Luce, l'une des plus escarpées et des plus arides qu'ils eussent à franchir. Cette montagne, alors inondée par les pluies, enveloppée de nuages, couverte de neige, ou profondément déchirée par des précipices infranchissables, offrait mille difficultés (2). Le guide perdit sa route. On battit la campagne pour trouver quelques paysans qui pussent le remplacer; mais bientôt on s'aperçut que ces Savoyards dirigeaient la troupe voyageuse par les chemins les plus longs et les plus dangereux.

Arnaud les menaça du gibet s'ils déviaient du bon chemin; et, par ses exhortations, releva le courage de la caravane exténuée.

(1) *Arnaud*, p. 67.

(2) *Béattie*, p. 136. (Voir dans la *Bibliographie*: 1<sup>er</sup> partie, section 5, § III, no IV.)

« S'il est difficile de monter une roide montagne, ajoute-t-il lui-même, on sait qu'il est aussi fort pénible de la descendre; et dans cette occasion la descente ne pouvait s'opérer qu'autant que chaque homme, assis ou sur le dos, se laissait glisser, comme au fond d'un précipice, n'ayant d'autre clarté que celle produite par la blancheur de la neige. »

Ce ne fut qu'à grand'peine, et au milieu de la nuit, que ces hardis passagers arrivèrent à un misérable hameau, nommé saint-Nicolas de Vérose, où ils ne trouvèrent que des étables vides pour s'abriter.

Situé dans un entonnoir d'effrayantes montagnes, ce lieu, profond comme un abîme, désert et froid comme une tombe, ne reçoit que de rares bergers, qui séjournent pendant deux mois d'été dans ces demeures de passage. Les Vaudois furent obligés de prendre du bois à la toiture de ces huttes délabrées pour se chauffer un peu. Mais ce n'était là qu'une bien faible ressource; car la pluie qui continuait de tomber, ne fit que les atteindre plus aisément, et leur rendre ce séjour plus pénible.

Le lendemain, mardi 20 août, l'impatience de quitter un si méchant poste, et les craintes qu'on avait eues de quelque perfidie méditée par les Savoyards,

furent partir les Vaudois plus tôt que de coutume. Ils se mirent à gravir courageusement la montagne du col Bonhomme, l'une des plus hautes arêtes du Mont-Blanc, ayant, disaient-ils, la pluie sur le dos et de la neige jusqu'au genou (1). Ce col présente à son sommet un vallon prolongé et presque horizontal, nommé le Plan-des-Dames. C'est là que l'année précédente les Vaudois seraient arrivés, en débouchant par le col de la Seigne, s'ils avaient pu réaliser leur projet de repatriation qui échoua à Bex. On avait depuis lors fortifié ce passage, dans la prévision d'une nouvelle tentative de retour effectuée par les exilés; ils en étaient prévenus, et s'attendaient à une vive résistance. Mais le gouvernement piémontais, lassé d'entretenir des troupes dans un poste si désavantageux, les avait retirées depuis quelque temps, et les pèlerins de l'exil, en marche vers la patrie, rendirent grâces à Dieu de ce qu'il leur avait aplané une route déjà si fatigante, en écartant de leurs pas ce redoutable obstacle.

Ils descendirent alors sur les bords de l'Isère encore rapprochée de sa source, et qu'ils furent obligés plusieurs fois de traverser sur des rochers épars.

(1) Relation de la Rentrée, Arnaud, p. 71.



Auprès de Saint-Maurice, ils trouvèrent un pont barricadé, dont le passage paraissait devoir leur être disputé par des paysans armés de fourches : ce n'était pas un obstacle sérieux ; mais le comte de Val-Isère ayant parlementé avec les Vaudois, fit déblayer le pont qui fut franchi sans résistance. Vers le soir, ils allèrent camper près de la petite ville de Scez, qui avait d'abord manifesté de l'opposition en sonnant le tocsin à toute volée, mais qui leur apporta, après cela, des vivres en abondance.

Le lendemain, cinquième jour de marche, on fit la prière et on leva le camp avant l'aube du jour ; mais on ne trouva sur la route que des hameaux abandonnés. Les Vaudois durent aller jusques au bourg de Sainte-Foi, pour faire halte et prendre quelque réfection. On les reçut même avec tant de politesse et de prévenance, que cet accueil parut suspect.

Les principaux de la ville les engageaient instamment à y séjourner pour reprendre des forces ; et les plus fatigués écoutaient avec complaisance ces flatteuses propositions. Arnaud qui se trouvait alors à l'arrière-garde, s'apercevant que l'on n'avancait pas, arriva aux premiers rangs, fit reprendre la marche, et retint même au nombre des otages quelques-uns

de ces dangereux flatteurs qui auraient au moins fait perdre un temps précieux, si toutefois ils ne lui avaient tendu quelque piège funeste. On alla camper ce jour-là à Laval, où pour la première fois depuis huit jours, Arnaud et Montoux purent enfin goûter un repos de quelques heures dans un lit de village.

Le jeudi 22 d'août on traversa le bourg de Tignes, et l'on gravit le mont Iseran, où des bergers fournirent aux voyageurs un repas de laitages, en les prévenant toutefois que des troupes les attendaient au pied du Mont-Cenis. Cette nouvelle, loin d'intimider les exilés, augmenta leur ardeur. Ils réorganisèrent leurs compagnies, créèrent quelques officiers, puis se remirent en route. Franchissant alors les sommets d'une chaîne située entre le Faucigny, la Tarentaise et la Maurienne, ils descendirent à Bonneval, jolie ville de la vallée de l'Arc, où on les reçut avec bienveillance. Il n'en fut pas de même au village suivant, nommé Bessas, où ils prirent quelques otages, et près duquel ils allèrent camper, dans un vaste bassin de montagnes, où ils ne cessèrent d'être exposés à la pluie durant toute la nuit.

Le septième jour de marche fut marqué par une capture inopinée qu'ils firent sur le Mont-Cenis. Les

équipages du cardinal Angelo Banuzzi, qui se rendait à Rome pour assister au conclave à la suite duquel fut promu Alexandre VIII, tombèrent entre les mains des Vaudois, qui ne firent que s'emparer des chevaux et des mulets du convoi; mais le cardinal, inquiet du retard de ses bagages, crut qu'ils étaient perdus, et comme ils contenaient des papiers importants, on prétend qu'il en mourut de douleur.

« Ce que les Vaudois souffrirent, dit Arnaud (1), pour passer le grand et le petit Mont-Cenis, surpasse l'imagination. La terre était couverte de neige; ils durent descendre la montagne de Tourliers, plutôt par un précipice que par un chemin; et pour comble de malheur, la nuit les ayant surpris, plusieurs d'entre eux demeurèrent épars sur la montagne, abattus de fatigue et de sommeil. »

Ils se réunirent toutefois le lendemain 24 d'août, dans la petite et stérile vallée du Gaillon, fermée comme une arène par des montagnes circulaires qui se rejoignent vers le fond, et semblent ne devoir laisser aucune issue au voyageur.

La troupe expéditionnaire les gravit cependant;

(1) Page 87.

mais des soldats de la garnison d'Exilles s'y tenaient embusqués; ils écrasèrent l'avant-garde en faisant rouler des rochers, en lançant des grenades, et abattant sous leur mousqueterie quiconque s'avavançait. C'est là que le capitaine Pellenc fut fait prisonnier.

Les Vaudois ayant donc été obligés de redescendre dans l'arène fermée du Gaillon, où ils pouvaient être enveloppés et détruits sans retour, résolurent alors de revenir sur leurs pas. Il fallait pour cela remonter la pente escarpée du Tourliers, afin de tourner par les hauteurs le corps qui leur faisait obstacle. Mais cette ascension devint bientôt si pénible que les otages au désespoir, tombant de lassitude et d'épuisement, demandaient en grâce qu'on leur ôtât la vie plutôt que de les traîner plus loin.

Plusieurs des montagnards eux-mêmes restèrent en chemin, vaincus par la fatigue et les difficultés insurmontables qu'ils rencontraient sous leurs pas.

Deux chirurgiens, entre autres, privèrent ainsi de leur présence et de leurs soins la troupe des Vaudois. L'un, nommé Malanot, demeura pendant quatre jours dans un trou de rocher, ne vivant que de l'eau qui coulait auprès. Ne pouvant plus alors rejoindre l'expédition, il fut fait prisonnier, conduit à Suze, puis à

Turin, et ne recouvra la liberté qu'après neuf mois de détention.

L'autre chirurgien, qui se nommait Muston, fut saisi sur les terres de France, conduit à Grenoble, puis aux galères, où il finit ses jours. « Par sa constance et par sa fermeté dans un si long martyre, dit Arnaud (1), il mérite une place dans cette histoire. » Les expeditionnaires étant enfin parvenus au sommet de la montagne du Tourliers, firent sonner leurs clairons pour réunir les retardataires et ceux d'entre les leurs qui s'étaient égarés. Le gros de la troupe attendit là deux heures; plusieurs manquaient toujours à l'appel; mais enfin, dit Arnaud, ne pouvant s'arrêter plus longtemps sans danger, les Vaudois, « consolés « de savoir que ce n'est ni par la force, ni par l'a-  
« dresse, ni par le nombre des hommes, que Dieu  
« exécute ses merveilleux desseins, invoquèrent son  
« nom et se remirent en route. »

Bientôt ils aperçurent à travers le brouillard un corps de troupes qui marchait tambours battants sur une lisière de montagne vers laquelle ils se dirigeaient. Le chef de ce corps était le commandant d'Exilles. — « Prenez à droite, dit-il aux Vaudois par

(1) Page 92.

un billet, et on vous laissera passer ; sinon, si vous voulez forcer le poste que j'occupe, je demande huit heures pour délibérer. » — Ces huit heures n'eussent été pour lui qu'un moyen de se mettre en état de défense ; mais il offrait un passage ; les Vaudois l'acceptèrent en se fiant à sa parole.

Bientôt cependant ils s'aperçurent qu'il les suivait à distance à la tête de ses troupes, et présumant que le passage concédé n'avait pour but que de les conduire à une embuscade où ils eussent été pris entre deux feux, ils firent volte-face, et sommèrent ces troupes de se retirer ; elles obéirent. Plus loin, près de Salabertrans, ils demandèrent à un paysan si l'on y trouverait des vivres. « Allez ! allez ! répondit-il, on vous y prépare un bon souper ! »

Ces paroles aggravèrent les soupçons d'un prochain combat. Déjà ils étaient en vue des montagnes aux vastes pentes qui encaissent si profondément, quoiqu'avec une majestueuse ampleur, la longue vallée de la Doiré. Parvenus en vue de cette rivière, à une demi-lieue du pont de Salabertrans, ils virent trente-six feux de bivouac allumés dans la plaine. Estimant qu'une compagnie de militaires pouvait être réunie autour de chacun de ces feux, ils conclurent, sur ces

indices, qu'ils se trouvaient en face d'un camp de plus de deux mille hommes. Ils poursuivirent néanmoins leur course, mais bientôt l'avant-garde tomba dans les avant-postes ennemis, et y laissa cinq hommes. Ne doutant plus alors qu'il ne fallût en venir aux mains, ils firent la prière pour demander à Dieu, non la vie, mais la victoire. L'action commença par un engagement de tirailleurs. Après une heure et demie de fusillade, il y eut une sorte d'armistice tacite; un instant de répit, pendant lequel les Vaudois tinrent conseil sur ce qu'il y avait à faire (1). La nuit était venue; le temps était couvert, il faisait très sombre.

Le conseil de guerre décida que l'on se formerait en trois corps d'attaque : l'un en tête du pont, l'autre en amont, le troisième en aval.

C'étaient des troupes françaises qui en défendaient le passage; M. de Larrey les commandait; il occupait la tête du pont avec ses meilleurs soldats. J'étais de l'avant-garde, dit un des combattants vaudois. Nous approchâmes de la rivière, vers la gauche du pont : « au même instant arrivèrent deux cents hommes qui

(1) Ces détails et les suivants sont tirés, non pas de l'ouvrage d'Arnaud, mais d'une *lettre inédite*, écrite par un Vaudois de l'expédition et conservée à Berne : *Archives d'Etat*, liasse D.

« firent une décharge sur nous, dans la nuit. Trois  
« des nôtres furent tués. Nous remontâmes sur la  
« droite; on fit une nouvelle décharge. Alors notre  
« brigade se porta sur le pont, où après avoir tiré  
« quelques coups, voyant les ennemis s'approcher,  
« nous nous jetâmes ventre à terre, et une décharge  
« épouvantable passa sur nous sans nous atteindre.  
« Nous nous relevâmes, le sabre au poing, criant à  
« l'arrière-garde : En avant! le pont est gagné (1)! »

Soudain les Vaudois du centre s'élancent à la suite de ces hardis combattants. Le pont était encore couvert de troupes ennemies; mais les deux ailes de l'armée vaudoise croisaient leurs feux sur ce point décisif. M. de Larrey est blessé au bras. Il se retire du champ de bataille, où l'on n'avait pu juger de la gravité de sa blessure. Ses troupes hésitent, et se croient sans chef. « En avant! en avant! » reprennent les Vaudois. Un élan électrique passe comme la foudre dans leurs rangs, et les entraîne tous vers le pont. Les ailes se replient alors sur le centre; tout s'ébranle,

(1) Ces détails sont tirés d'un petit livre assez rare, dont le titre est fort long : *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le retour des Vaudois.... Par un soldat de l'expédition*, etc.... La Haye, 1690, in-18 de 92 p. La citation actuelle se rapporte à la page 10.



tous courent; rien ne résiste à cette masse impétueuse; le passage est franchi.

« Mais de l'autre côté il y avait une muraille, et  
« plutôt que de l'abandonner, les Français se lais-  
« saient couper le cou et entasser les uns sur les au-  
« tres, morts et défaits par le sabre. Leur cavalerie  
« faisait feu continuellement sur nous. D'autres sol-  
« dats venus de Salabertrans nous surprirent par der-  
« rière et nous attaquèrent aussi (1). » Arnaud et  
Mondon les repoussèrent, pendant que le reste de  
leur petite armée poursuivait son élan vers le camp  
des Français.

Poussés par les derniers venus, les premiers ne  
peuvent s'arrêter et font une trouée imprévue dans  
les rangs de leurs adversaires. Leur courage s'exalte;  
ils percent de part en part l'armée ennemie, la cou-  
pent en deux, vont heurter ses retranchements, les  
emportent à la baïonnette, mettent tout en déroute,  
poursuivent les fuyards et restent maîtres de la plai-  
ne, fumante encore des décharges de l'artillerie, des  
feux de bivouac, et du sang répandu.

« Jamais choc ne fut si rude, dit Arnaud (2); le

(1) Extrait de la même *relation*, p. 11.

(2) Page 97.

« sabre des Vaudois mettait en pièces les épées des  
« Français et faisait jaillir mille étincelles des canons  
« de fusils dont ces derniers se servaient pour parer  
« les coups qui leur étaient portés. »

« Est-il possible, s'écria le marquis de Larrey, que  
« je perde à la fois la bataille et l'honneur ! »

A peine le pont fut-il franchi, que les Vaudois le  
détruisirent. « Tout le long de la rivière, dit un té-  
« moin, le gravier était rempli de corps morts, tant  
« de la cavalerie que de paysans et de soldats du  
« roi (1). »

Le combat avait duré plus de deux heures. La dé-  
route des Français était telle, qu'un grand nombre  
d'entre eux, ne sachant de quel côté prendre la fuite,  
se mêlèrent parmi les Vaudois, espérant se confondre  
avec eux et se sauver ainsi. Mais une circonstance,  
qui paraîtrait grotesque si elle avait été moins fatale  
pour eux, les fit reconnaître malgré les ombres de la  
nuit. Les Vaudois, après avoir occupé les retranche-  
ments de leurs adversaires, avaient mis des senti-  
nelles sur toutes les avenues. Le mot d'ordre était :  
*Angrogne!* Et quand les factionnaires criaient : *Qui*

(1) *Relation d'un soldat*, p. 11.

*vive?* ces étrangers, croyant répondre à la consigne, mutilaient le mot d'ordre en le prononçant, et répondaient seulement *grogne!* ce qui les trahissait et amenait leur mort (1). »

La lune s'étant levée fit voir le sol jonché de morts. Plusieurs des compagnies du marquis de Larrey avaient été réduites à sept ou huit hommes; d'autres privées d'officiers, toutes mises en fuite vers Suze, Exilles ou Briançon. « Nous n'eûmes que 22 tués et « 8 blessés; des ennemis il en demeura 700, tous tués « sur la place et bien comptés, sans parler des blessés (2). » Le bassin de la Doire était redevenu désert et silencieux.

Les Vaudois se réunirent et prièrent. Puis ils prirent des munitions ennemies tout ce qu'ils en pouvaient emporter, mirent en tas quelques barils de poudre dont ils n'avaient que faire, y laissèrent une mèche allumée et s'éloignèrent du vallon.

Bientôt une détonation terrible fit trembler les montagnes, en dispersant au loin les restes du camp français. Les exilés retrouvant des forces, à cette salve de victoire, jetèrent en l'air leurs chapeaux, en s'écriant :

(1) *Rentrée*, p. 98. — Ceci rappelle *Juges*, XII, 6.

(2) *Relation*, p. 12.

« Gloire soit à l'Eternel des armées qui nous a délivrés des mains de nos ennemis (1) ! »

Un courage ordinaire eût alors demandé du repos ; car depuis trois jours et trois nuits les Vaudois avaient marché sans relâche, sans sommeil et presque sans nourriture, ne dormant que peu d'heures, ne s'alimentant que de pain et d'eau.

Dans la crainte que de nouvelles troupes ne vinssent les prendre par derrière, ils résolurent de partir.

La montagne qu'il leur restait à franchir sépare la vallée de la Doire de celle de Pragela.

La lune s'était levée, la route n'offrait point de danger ; mais les forces humaines ne sont pas illimitées, et à chaque instant quelque soldat tombait au pied d'un arbre, accablé de lassitude et de sommeil. L'arrière-garde eut fort à faire à les réveiller ; il en resta néanmoins encore qui furent oubliés et qu'on ne revit plus (2).

Ces pentes, boisées, rapides, régulières, interminables, de la montagne de Sci, se prolongèrent jusques au point du jour. Au lever du soleil tous les exilés,

(1) *Rentrés*, p. 100.

(2) Leur nombre s'éleva à quatre-vingts. Ils furent pris par les troupes françaises, emmenés à Grenoble et de là aux galères. (Arnaud, p. 103.)

s'étant à diverses reprises attendus et encouragés les uns les autres, se trouvèrent enfin réunis au sommet du col.

C'était un dimanche matin (25 d'août 1689) ; ils aperçurent de là des montagnes aussi hautes encore que celles qu'ils avaient franchies ; mais par-dessus leurs crêtes sombres, étincelaient au loin les glaciers de leurs Alpes natales, les sommités rayonnantes de la patrie.

Aux premières lueurs du matin, ces neiges élevées se colorent d'une teinte de rose vif, et blanchissent ensuite sous l'éclat plus égal du jour, pendant que les profondeurs silencieuses de la vallée sont encore remplies d'ombres et de brouillards.

Après tant de fatigues, de persévérance et de douleurs, les valeureux pèlerins entrevoyaient enfin le terme de leur course. Les contours les plus hauts de la vallée de Pragela s'étalaient à leurs pieds. C'était déjà une des terres de leurs ancêtres. Ils tombèrent à genoux, en remerciant le ciel de leur avoir rendu la vue de leur berceau. « Seigneur, mon Dieu, s'écria le pasteur, toi qui as reconduit les enfants de Jacob de la terre de servitude dans celle de leurs aïeux, Dieu d'Israël, Dieu de nos pères ! daigne achever et bénir

ton ouvrage en nous, tes faibles serviteurs ! Que le flambeau de l'Évangile ne soit point renversé pour jamais dans ces montagnes qu'il a si longtemps éclairées ; accorde à nos mains la grâce de l'y relever et de l'y maintenir. Bénis nos familles absentes !... et qu'à toi seul, Père céleste, comme à Jésus ton Fils unique notre Sauveur, et au Saint-Esprit notre consolateur, soient honneur, louange et gloire, dès maintenant et à jamais. Amen. »

Pendant que les Vaudois rendaient grâces à l'Éternel, au sommet des montagnes, sous la voûte du ciel, dans ce temple magnifique de la nature qui n'a pas été construit de main d'homme, tous les prêtres catholiques de la vallée de Pragela abandonnaient leur paroisse et prenaient la fuite, au bruit du retour victorieux des proscrits qu'ils avaient tant persécutés.

Les Vaudois allèrent camper le soir de ce jour-là dans le village de Jossand, au pied du col du Pis, qui les séparait de la vallée de Saint-Martin.

Pendant la nuit la pluie recommença de tomber ; on partit le lendemain matin un peu plus tard que de coutume ; le col du Pis était gardé par des troupes piémontaises, qui prirent la fuite à l'arrivée des Vaudois. Ces derniers s'arrêtèrent à l'Alpage du Pis, et

descendirent la montagne de nuit, en s'éclairant avec des flambeaux de branches résineuses que leur fournirent abondamment les pins et les mélèzes dont ces montagnes sont garnies.

Le mardi 27, ils arrivèrent à la Balsille, ce poste de défense que leur avait tout particulièrement signalé Janavel et qui devait leur servir de quartier d'hiver à la fin de l'année. Une demi-compagnie d'ennemis fut prise en cet endroit. Les Vaudois, ayant passé au fil de l'épée les quarante-six hommes qui la composaient, cachèrent ensuite leurs armes dans les rochers. Le lendemain ils se rendirent à Pral où ils célébrèrent, pour la première fois depuis leur exil, le service divin dans un des temples de leurs ancêtres.

Le jeudi 29, ils apprirent que l'ennemi les attendait au col Julian, et, conformément aux instructions de Janavel, qui les avaient déjà si bien servis à Salabertans, ils partagèrent leur petite armée en trois corps, représentant la tête et les deux ailes.

Arrivés à la forêt de mélèzes qui revêt la montagne jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, ils aperçurent quelques sentinelles, puis bientôt les avant-postes ennemis. On leur criait avec arrogance : « Venez ! venez,

Barbets du diable ; nous sommes plus de trois mille et nous occupons tous les postes. »

Les Vaudois montèrent à l'assaut, et tous ces postes furent emportés. La fuite de ces soldats naguère si insolents s'opéra avec tant de précipitation et de désordre qu'ils n'emportèrent aucune des munitions dont leurs retranchements étaient garnis. Ces munitions furent d'un grand secours aux Vaudois. Mais ils eurent la douleur de perdre dans cette affaire le capitaine Josué Mondon, qui mourut de ses blessures et fut enseveli le lendemain au hameau des Paousettes, sous un rocher couvert de clématites.

Ils descendirent le même jour de la montagne, allèrent ensuite à l'Aiguille et à Sibaoud, et chassèrent le 30 d'août les nouveaux habitants de Bobi.

Le lendemain 1<sup>er</sup> de septembre, la vallée leur étant rendue par la retraite des étrangers et de l'ennemi qui s'était arrêté au Villar, ils jugèrent à propos de se recueillir dans un culte solennel. C'était un dimanche. Réunis sur la colline de Sibaoud, dont la vue domine tout le bassin de Bobi, ils groupèrent leurs armes en faisceaux, et sous l'ombrage des grands châtaigniers qui la couronnent, au milieu d'un alpestre tapis de verdure, au pied des ruines d'un vieux châ-



teau, ils goûtèrent pour la première fois avec calme, les douces émotions de la patrie reconquise.

Le pasteur Montoux, ayant mis la porte d'une maison sur deux rochers, y monta comme dans une chaire et développa ces paroles de Luc (1) : « La loi et les prophètes ont duré jusques à Jean ; depuis lors le règne de Dieu est évangélisé et chacun le force. »

Après cette prédication on s'occupa de faire quelques règlements ; puis les religieux et vaillants patriotes se lièrent solidairement par une promesse solennelle, renouvelée de l'ancien serment d'union des Vallées, et contenant pour ainsi dire la substance même des instructions de Janavel. En voici les principaux passages :

« Dieu, par sa divine grâce, nous ayant heureusement ramenés dans les héritages de nos pères, pour  
« y rétablir le pur service de notre sainte religion, en  
« continuant et achevant la grande entreprise que ce  
« grand Dieu des armées a jusqu'ici conduite en notre  
« faveur ;

« Nous, pasteurs, capitaines et autres officiers, jurons et promettons devant la face du Dieu vivant, et

(1) XVI, 16.

« sur la vie de nos âmes, d'observer parmi nous l'u-  
« nion et l'ordre ; de ne point nous séparer ni désu-  
« nir tant que Dieu nous conservera la vie, dussions-  
« nous être réduits à trois ou quatre ; de ne jamais  
« parlementer sans la participation de notre conseil  
« de guerre etc...

« Et nous, soldats, promettons et jurons aujourd'hui  
« devant Dieu d'être obéissants aux ordres de nos  
« officiers et de leur demeurer fidèles jusqu'à la der-  
« nière goutte de notre sang...

« Et nous, officiers, promettons de prendre garde à  
« ce que tous les soldats conservent leurs armes et  
« munitions, et surtout de châtier très sévèrement ceux  
« d'entre eux qui jureront et blasphémeront le saint  
« nom de Dieu.

« Et afin que l'union, qui est l'âme de toutes nos  
« affaires, demeure toujours inébranlable entre nous,  
« les officiers jurent fidélité aux soldats, et les soldats  
« aux officiers ;

« Promettant tous ensemble à notre Seigneur et  
« Sauveur Jésus-Christ d'arracher autant que possi-  
« ble les restes dispersés de nos frères au joug qui les  
« opprime, pour rétablir avec eux et maintenir dans  
« ces vallées le règne de l'Evangile jusqu'à la mort.

« En foi de quoi nous jurons d'observer toute notre  
« vie le présent règlement. »

Tous les Vaudois, levant leurs mains au ciel, ratifièrent par serment cet engagement solennel qu'Arnaud venait de lire, et peu après ils se séparèrent en deux corps, pour occuper simultanément la vallée de Luserne et celle de Saint-Martin. On se rappelle que Janavel, le patriarche de leurs armées, avait recommandé cette double occupation comme indispensable au succès de l'entreprise. Il sera surtout nécessaire de l'opérer, disait-il, si vous n'êtes qu'un petit nombre.

Le petit nombre l'emporta, mais après des efforts, des luttes, des privations, des malheurs de tout genre, dont le récit remplirait un volume.

C'est la dernière de ces épreuves seulement que nous allons raconter.

---